

La reproduction des articles publiés par SPHINX est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

FONDÉE PAR KARL PIEHL

publiée

avec la collaboration de MM. Amélineau, Baillet, Basset, De Bissing,
Daressy, Iacoby, Jéquier, Legge, Legrain, Loret, Montet,
Moret, Naville, Reich

par

ERNST ANDERSSON

Professeur Agrégé d'Égyptologie à l'Université d'Upsala
Directeur de la Revue

GEORGE FOUCART

Directeur de l'Institut Français d'Archéologie
Orientale du Caire
Secrétaire de la Rédaction

Vol. XIX — Fasc. I

Janvier—Février 1915

Publication subventionnée par l'État

A.-B. Akademiska Bokhandeln
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS (VI^e)

Paul Geuthner
13, Rue Jacob
PARIS (VI^e)

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden
LONDON

Librairies E. Flammarion & A. Vaillant
34, Rue Paradis et 41, Rue de la Darse
MARSEILLE

Le numéro: 3 fcs.; 2 sh. 6 d.; 2 M. 50 pf.

SCD BORDEAUX 3



3SCD0160367

Prix de l'abonnement d'un an: 18 francs; 14 sh. 6 d.; 15 M.

Sommaire

Article de fond:

	Page
P. MONTET, Questions de grammaire et d'épigraphie à propos de la grammaire égyptienne de M. Jean Lesquier. I .	1

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

Fondée Par Karl Piehl

publiée

avec la collaboration de MM. AMÉLINEAU, BAILLET, BASSET, DE BISSING,
DARESSY, IACOBY, JÉQUIER, LEGGE, LEGRAIN, LORET, MONTET,
MORET, NAVILLE, REICH

par

ERNST ANDERSSON

Professeur Agrégé d'Égyptologie à l'Université d'Upsala
Directeur de la Revue

GEORGE FOUCART

Directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire
Secrétaire de la Rédaction

Vol. XIX

Publication subventionnée par l'État



A.-B. Akademiska Bokhandeln
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS (VI^e)

Paul Geuthner
13, Rue Jacob
PARIS (VI^e)

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden
LONDON

Librairies E. Flammarion & A. Vaillant
34, Rue Paradis et 41, Rue de la Darse
MARSEILLE

UPPSALA 1915
ALMQVIST & WIKSELLS BOKTRYCKERI-A.-B.

TABLE DES MATIÈRES.

A. Articles de fond:

	Page
AKMAR, E., Étude sur le Rituel du culte divin	65
ARENANDER, E. O., Observations sur l'ouvrage de MM. Lortet et Gaillard: «La faune momifiée de l'ancienne Egypte»	81
MONTET, P., Questions de grammaire et d'épigraphie à propos de la grammaire égyptienne de M. Jean Lesquier. I, II	I, 33

B. Comptes rendus analytiques:

HALL, H. R., Letters of Champollion Le Jeune and of Seyffarth to Sir William Gell. [ERNST AKMAR]	91
JÉQUIER, G., Histoire de la civilisation égyptienne. [ERNST ANDERSSON]	63

Notice par Le Directeur de Le Sphinx	96
--	----

Prix de l'abonnement d'un an: 18 francs; 14 sh. 6 d.; 15 M.

Questions de grammaire et d'épigraphie à propos de la grammaire égyptienne de M. Jean Lesquier.

Par

Pierre Montet.

I.

Si la grammaire égyptienne de M. Jean Lesquier¹ était une simple traduction de la grammaire d'Erman, il n'y aurait pas lieu de s'en occuper dans une revue critique. Mais M. Lesquier n'a pas fait une simple traduction. Son livre est un traité de grammaire selon les idées de M. Erman à qui sont empruntés aussi les exemples; en revanche la disposition des matières et la rédaction des règles lui appartiennent. M. Lesquier nous en avertit en tête de son avant-propos et ajoute que, si l'exposition paraît défectueuse, il en doit seul porter la peine. Cependant, si les idées dont il s'est fait l'interprète sont contestables, nous sommes en droit de le lui reprocher. Aussi l'examen que nous avons le dessein de faire ne se bornera pas à la forme seule. Nous ne nous interdirons nullement de discuter les règles qui sont proposées aux étudiants d'égyptologie.

Une des nouveautés du livre de M. Lesquier est d'avoir

¹ JEAN LESQUIER, *Grammaire égyptienne d'après la troisième édition de la grammaire d'ADOLF ERMAN. Bibliothèque d'études*, t. VII, Le Caire, 1914.

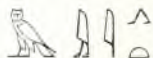


radicalement séparé l'étude de la grammaire et celle de l'écriture. Dans la première partie qui est consacrée aux formes et à la syntaxe, tous les mots égyptiens, tous les exemples sont cités en transcription et cette transcription est naturellement celle de la grammaire d'Erman. M. Lesquier croit que si les caractères hiéroglyphiques avaient remplacé les transcriptions, nous ne serions pas plus avancés. Nous aurions eu au moins l'avantage de reconnaître les mots. Personne ne confondra, grâce aux déterminatifs,  et , mais qui devinera auquel de ces mots se rapporte la transcription *pri*? Encore est-ce possible quand la transcription conserve toutes les lettres de l'égyptien et n'en ajoute pas. Mais M. Lesquier sait bien que, suivant la méthode de M. Erman,  doit se transcrire *ih*, que , participe présent, se transcrit *rhj* et que, par contre, le nom de la ville de Sidon,    , se réduit à *Ddn*; lui-même rend   par *sdm* et rendrait   par *dnd* ou    par *sh*, sous prétexte que les orthographes anciennes, celles de la période qui nous a laissé le moins de textes, étaient     et  . Comment s'y reconnaître? Je regrette d'avoir quelquefois, dans mes travaux précédents, cité un mot égyptien en transcription, car j'ai vu, justement en lisant la grammaire de M. Lesquier, que toutes les fois que je voulais comprendre un exemple, il fallait me reporter au texte.

Malheureusement cette opération était parfois un peu longue, car dans la grammaire de M. Lesquier il n'y a pas une seule référence, bien que les exemples soient tirés de textes très divers, livres religieux, romans, inscriptions historiques, traités de médecine dont les uns sont très anciens et les autres presque récents. M. Erman ne cite jamais un

exemple sans indiquer d'où il l'a pris, même si l'exemple n'a qu'un mot; il renvoie aussi aux travaux où une question particulière est étudiée en détail. Ces deux sortes de références étaient fort précieuses. M. Lesquier les a trouvées inutiles dans un livre qui n'est pas «un livre savant». Mais dans les grammaires où les écoliers apprennent le latin et le grec, chaque fois qu'un exemple est tiré des auteurs, la référence suit; or ces grammaires ne disent à peu près que des choses certaines.

En outre les exemples sont bien trop courts. Ainsi, au § 114, M. Lesquier affirme que l'infinitif précédé de *m* indique le plus souvent une relation de temps; à titre d'exemple il ne cite que ces deux mots: *m iyt*; s'il avait cité le reste de la phrase, nous aurions vu si oui ou non



représente une proposition temporelle. Pour cette raison, aucun des exemples cités dans la grammaire de M. Lesquier n'est convaincant. Ce n'est pas ainsi que procède M. Erman. Il cite en hiéroglyphes la proposition où s'applique la règle qu'il veut démontrer et traduit le reste de la phrase. Si on avait cité toute la phrase en hiéroglyphes, c'eût été encore préférable.

Enfin, il y a dans le livre de M. Lesquier une lacune étrange. M. Lesquier admet que toutes les lettres de l'alphabet égyptien sont des consonnes, que  est un *élif*, 

un *iod*,  un *ain* et  un *vav*. M. Erman avait donné ses raisons; M. Lesquier affirme, sans preuve. A-t-il cru, sur la foi de son modèle, que l'opinion suivant laquelle ces lettres sont des voyelles est une opinion archaïque et démodée? Mais s'il avait ouvert n'importe lequel des six premiers volumes de la collection dont sa grammaire forme le septième tome, M. Lesquier aurait vu que ces signes sont encore considérés comme des voyelles par des égyptologues

qui ne sont pas des contemporains de Champollion. A-t-il jugé que la phonétique pouvait être laissée de côté dans un traité élémentaire? Pourtant M. Erman a consacré à la phonétique un assez grand nombre de pages. Les égyptologues de son école considèrent que la découverte de Brugsch est une des plus importantes qu'on ait faite depuis Champollion. C'est à propos de ces quatre lettres et non sur les paradigmes ni sur la syntaxe que les égyptologues sont actuellement divisés. M. Lesquier qui s'est proposé de vulgariser en France les idées d'Erman ne pouvait donc esquiver la question des voyelles. Il ne suffisait même pas de reproduire ce qu'en dit M. Erman dans sa grammaire: il fallait se reporter aux travaux antérieurs de Sethe, de Steindorff et d'Erman lui-même. Une enquête sérieuse eût découvert à M. Lesquier les difficultés du problème. Ces difficultés, M. Victor Loret les signalait à ses élèves de l'Université de Lyon avec persévérance et énergie. Nous croyons devoir les résumer ici.

Ceux qui ne se sont pas ralliés au système d'Erman ne prétendent pas d'ailleurs que les lettres discutées sont toujours et partout des voyelles. Il est évident, au contraire, qu'elles ont souvent servi de consonnes; dans ce cas le copte nous le montre:  : $\epsilon\iota\omega\epsilon$;  : $\epsilon\iota\omega\tau$;  : $\epsilon\epsilon\eta\eta$;  : $\sigma\tau\omega\epsilon$; mais dans un nombre de mots très considérable, c'est une voyelle qui en copte tient la place de  de  ou de .

  «pied»: $\pi\alpha\tau$;
  «couleur»: $\alpha\tau\alpha\eta$;
  «mari»: $\epsilon\alpha\tau$;
  «lin»: $\mu\alpha\epsilon\tau$;
  «chien»: $\sigma\tau\epsilon\sigma\tau$

  «forêt»: $\mu\tau\alpha$
  «Amon»: $\alpha\mu\sigma\eta\eta$
  «herbe»: $\epsilon\iota\mu$
  : $\pi\sigma\tau\epsilon$

M. Erman ne craint pas d'affirmer que, pas plus que les langues sémitiques, l'égyptien n'écrit les voyelles. Cependant en hébreu et en arabe, les semi-voyelles *u* et *i* et en arabe l'*élif* ont servi de bonne heure à représenter des voyelles. Si l'analogie peut-être invoquée, elle doit nous conduire non pas à prétendre que les Egyptiens n'écrivaient que les consonnes, mais au contraire à rechercher si   et  n'ont pas été dès l'époque ancienne à la fois consonnes et voyelles.

Pour le , il faudrait expliquer pourquoi, si cette lettre est un *ain*, les coptes ne l'ont pas gardée dans l'écriture, eux qui ont bien su compléter l'alphabet grec par sept caractères tirés du démotique.

Il faut encore noter: 1° que la combinaison   est très fréquente en égyptien, que  se rencontre aussi, tandis que ni en hébreu, ni en arabe, *ain* et *het* ne sont en présence; le mot où ces lettres seraient en présence ne pourrait en effet être prononcé.

2° que  se change assez souvent en , au Moyen Empire, devant la lettre , que l'on trouve aussi bien  que  dans quelques mots, en présence ou dans le voisinage d'un . On a tenté d'expliquer les faits en disant que les Egyptiens s'étaient vus obligés d'adoucir une combinaison vraiment rude au gosier et à l'oreille. Mais, si cette combinaison avait été imprononçable, les Egyptiens n'y auraient jamais songé ou bien, ayant reconnu leur erreur, ils auraient modifié l'orthographe de tous les mots où un  précède un ; or   n'est jamais devenu   . Ce n'est pas toujours  qui devient ; c'est au contraire   (Ancien Empire) qui s'écrit plus tard . Les Egyptiens auraient donc

persisté à écrire des sons imprononçables? Quand des lettres échantent en égyptien, c'est qu'elles représentent des sons voisins, par exemple  et ,  et ,  et ; mais, si  et  se prononçaient à peu près de même, comment dire que la première est un *iad* et la seconde un *ain*?

3° Comparons les mots suivants:

  (Mastaba du Louvre)  

  (Temple de Sethosis à Abydos)  

(*ibid.*)¹   et   (*Sphinx* XIII, 160.)

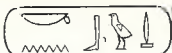
Il en résulte d'abord que  initial peut disparaître quand le mot est précédé du préfixe , comme  et  qui sont en ce cas de simples voyelles; que  échange avec  et aussi, quoique très rarement avec .

4°  échange avec  dans plusieurs mots (cf. Maspero, *Mémoires de Sinouhit*, p. 45).

En présence de ces faits il ne paraît pas possible d'admettre que  soit un *y*.

Nous rappelons enfin que M. Erman admet parfaitement que les Egyptiens des basses époques ont employé , , , , , ,  et  pour représenter les voyelles des noms grecs et romains. Cette concession dont M. Lesquier n'a rien dit fait, paraît-il, le scandale de quelques disciples zélés. Néanmoins elle existe et fournit la base de toute une argumentation; car, si les signes ou groupes de signes représen-

¹ Sur une inscription du temple de Séthosis à Abydos dont je possède la photographie; les 2 mots sont à quelques lignes de distance; dans chacun d'eux le déterminatif est exactement pareil.

tent des voyelles et des diptongues dans le nom de Cléopatre et de Bérénice, comment n'auraient ils pas la même valeur dans le nom de Cambyse  (*Hammâmât*, n. 164, 1) ou

dans celui de Xerxès  (*Ibid*, nos 13 et

50), dans le nom de la ville de Sidon 

et les noms propres sémitiques si nombreux dans les textes du Nouvel Empire. A ceux qui pensent que dans 

 est un *i*,  un *ou*,  un *a*, on n'a jamais fait qu'une objection, savoir que ce ne sont pas toujours les mêmes signes qui correspondent à la même voyelle des mots sémitiques: ainsi  est bien différent de

zi-in-sa-ar. Selon l'auteur d'un gros travail sur l'écriture syllabique, cette constatation suffirait pour écarter l'opinion qu'il y a des voyelles dans : il faudra transcrire *Ddn*; les signes ,  et  ne serviraient à rien.

Mais pourquoi s'étonner qu'il y ait tant de différence entre la vocalisation égyptienne et la vocalisation hébraïque? Les orthographes égyptiennes sont du 15^{ème} siècle avant notre ère. Ce n'est pas avant le 7^{ème} siècle de notre ère qu'on commença à ajouter aux consonnes du texte hébreu les points qui fixaient la prononciation. Qui prouvera que la vocalisation massorétique est exactement conforme à la façon dont, sous les Thoutmès, les Hébreux prononçaient ces mots? Qui prouvera de plus que c'est bien de l'hébreu et non pas d'un autre dialecte sémitique que les Egyptiens les ont transcrits? Qui nous persuadera enfin que les Egyptiens étaient plus méticuleux que nous mêmes quand ils transcrivaient des noms étrangers: «Torino» s'appelle en français

«Turin». En résulte-t-il que l'*u* est «Bedeutungslos»? Quand nous constaterions cent fois que les Egyptiens ont écrit un  là où les Hébreux, quelques 25 siècles plus tard, croyaient avoir un *i*, serions-nous autorisés à dire que cet  est sans valeur? Non, il reste légitime de soutenir que cet  représente le son *ou*, de même qu'il avait déjà cette valeur au Moyen Empire dans le nom propre      «Senboubou» et sous l'Ancien Empire dans le nom du pays de Pount. Les Egyptiens avaient compris de très bonne heure que les noms propres et surtout les noms propres étrangers étaient presque illisibles quand les voyelles n'étaient pas écrites, car la connaissance de la langue ne permettait plus, comme pour les autres mots, de les déterminer. Cette constatation fortifie singulièrement nos remarques précédentes sur la possibilité de voyelles en égyptien. Aussi sommes nous persuadés que ce système quasi monstrueux d'après lequel les Egyptiens auraient écrit dans plusieurs centaines de mots des , des , des  et des  qui ne servaient à rien, n'a été construit que pour protéger la thèse générale de l'école d'Erman sur l'absence de voyelles en égyptien.

J'ai souvent relu les quelques pages de la grammaire d'Erman où il est question des 4 fameuses lettres ainsi que la réponse courte mais nette de M. Sethe à l'enquête des *Proceedings* sans y avoir trouvé résolues les difficultés dont on vient de parler. M. Lesquier n'est sans doute pas dans ce cas. Nous sommes persuadés qu'il n'a pas pris position à la légère, mais qu'au contraire c'est sous l'empire d'une conviction parfaitement motivée qu'il a décidé de refuser aux anciens Egyptiens l'usage des voyelles. Il devait donc donner ses raisons. Il ne les a pas données; c'est ce que nous lui reprocherons encore une fois avant d'entrer dans le détail de son livre.

Les chiffres qui précèdent chaque remarque renvoient aux paragraphes de la grammaire de M. Lesquier.

§ 6.

M. Lesquier écrit: «L'écriture hiéroglyphique était employée dans les inscriptions, l'écriture hiératique quand on écrivait sur papyrus; c'est la matière dont on faisait usage qui décidait du choix de l'écriture».

Les Egyptiens écrivaient sur pierre et sur papyrus, sur bois et sur stuc et sur d'autres matières encore; ne laissons pas croire que la matière employée obligeait les scribes à adopter l'une ou l'autre écriture. 1°. L'écriture hiéroglyphique est en général celle des inscriptions sur pierre. Mais les inscriptions hiératiques ne sont pas rares: celles de Hat-noub sont bien connues; j'en ai vu au ouâdi Hammâmât (n° 104) et à Thèbes dans le tombeau de Djaï (tombeau 23). 2°. Les Egyptiens avaient souvent l'occasion d'écrire sur le stuc (parois d'hypogées ou de constructions en briques); en ce cas on peut avoir des hiéroglyphes gravés en creux comme dans le tombeau de Hep-Djefi à Assiout ou peints; les textes du tombeau d'Aménophis II à Thèbes sont d'une écriture extrêmement voisine du hiératique. 3°. Les panneaux en bois de Hesi sont ornés de beaux hiéroglyphes en relief; sur les sarcophages de bois il y a des hiéroglyphes peints ou gravés en creux et de longs textes hiératiques. Certains textes littéraires en hiératique nous sont parvenus sur plaquettes de bois (l'ostracon Carnavon). 4°. Il existe des papyrus hiéroglyphiques.

Les hiéroglyphes eux-mêmes peuvent être de plusieurs types. Dans les beaux mastabas de l'Ancien Empire, dans les temples, dans les tombes royales les détails intérieurs des signes, qu'ils soient peints ou gravés, sont souvent exécutés avec une grande minutie; quand les inscriptions sont gravées en creux nous n'avons d'ordinaire que la silhouette du signe; les inscriptions rupestres (Hammâmât, Assouân) et les papy-

rus font connaître un troisième type, les hiéroglyphes linéaires qui nous rapprochent de l'écriture hiératique. Il importe d'avoir cette division présente à l'esprit quand on mentionne des confusions de signes ou des changements dans la forme des hiéroglyphes. Il ne faut pas comparer les signes des tombeaux de Rahotep ou de Ti à n'importe quelle stèle du Nouvel Empire, mais plutôt aux inscriptions soignées de Deir el Bahari, de Karnak, d'Abydos.

§ 10.

M. Lesquier donne à  et à  les nom de «*chet rond, chet couché*». Les grammairiens allemands appellent «*chet*» le  des Hébreux parce que leur *ch* a le son guttural du  et du ; mais les étudiants français non prévenus prononceront *ch* dans «*chet*» comme dans notre mot «*chat*».

Pourquoi appeler le  une pincette? M. Erman (*Aeg. Gr.* 29, Remarque) prétend qu'il ne faut pas rompre avec nos habitudes. Puisque les premiers égyptologues ont appelé ce signe, à cause de sa forme, une pincette, nous devons faire de même, bien que nous sachions que le  est un bout de corde. Alors il nous faut bien vite dresser la liste de toutes les fausses appellations qui ont été données aux signes depuis qu'il y a des égyptologues et les faire apprendre aux débutants qui appelleront l'oiseau d'Horus un épervier, l'enseigne du nome de Beni-Hasan une gazelle, le  une clef de vie! M. Lesquier sans doute ne le voudrait pas, mais il place le mot «*pincette*» en regard de la lettre *t*, de même que, plus bas, il place le mot «*main*» en regard de la lettre *d*. Ceux qui apprendront les hiéroglyphes dans son livre seront donc convaincus que les Egyptiens connaissaient cette moderne invention.

§ 38, e

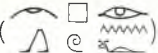
M. Lesquier: «*Pw* s'emploie après l'infinitif et devant *iry*, surtout après les verbes signifiant: aller, dans les récits».

Il fallait dire: devant *ir n* et non pas devant *iry*. Dans les exemples clairs les propositions où le verbe est à la forme

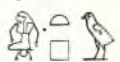


expriment un fait antérieur à celui de la proposition suivante. Ce sont des propositions temporelles:

«Quand ce paysan se fut mis en marche () vers le Sud pour aller à Heracleopolis et

quand il fut parvenu () au bourg de Pafefi, il

trouva un homme debout sur le quai» (*Paysan R*, 36—39; cf. *Sinouhit B*, 241; *Naufragé*, 172). Dans l'inscription du

miracle de la gazelle (*Hammâmât*, n° 110, l. 5—6) 



doit se traduire: «Quand la gazelle eut mis bas sur le rocher, ces soldats du roi l'aperçurent». M. Erman (*Aeg. Gr.*, 372) traduit comme si la première proposition était la principale, la seconde subordonnée.

§ 76.

Faut-il dire que la lecture du mot interrogatif  est douteuse? Il est écrit alphabétiquement dans une légende

du tombeau de Ti: 

pyramides:   (*Ounas* 549 = *Teti* 303) et   (*Ounas* 604 = *Merenra* 307), var.   (*Pepi II* 1002).

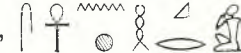
§ 79.

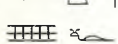
Au lieu de *m h sn*, M. Lesquier a certainement voulu écrire *r h sn*: (, *Sinouhit* R, 91).

§ 103.

M. Lesquier donne au participe imparfait actif la désinence *y* pour le masculin singulier. Dans les textes du Moyen et du Nouvel Empire où les formules avec verbes au participe sont très fréquentes, il n'y a presque jamais de désinence écrite ¹

et, quand il y en a une, c'est un 

(*Sinouhit* B, 52) «Agissant par sa force», 

(*Siout* I, 228) «Faisant vivre l'affamé de son nome», 

(Louvre C 26, 5) «Parlant sur les questions dans le lieu secret». Si M. Erman transcrit

le participe singulier *sdmj*, c'est à cause du pluriel 

(*Prisse* 5, 14); mais est-il sûr que 

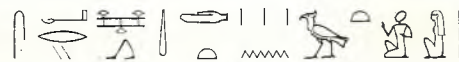
soit le pluriel du participe et ce mot ne serait-il

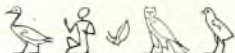
pas un substantif dérivé comme  Le *j* du

singulier reste donc théorique. D'autre part M. Erman estime (*Aeg. Gr.* 390 = Lesquier, p. 39 note 2) que la désinence

 ajoutée au participe exprime avec plus de force la durée

¹ J'ai relu les stèles du Caire 20538 et 20539, les textes d'Assiout et de Hammâmât, l'éloge du roi dans *Sinouhit* sans trouver un seul participe avec désinence *j*. Dans la stèle C. 26 du Louvre je n'ai relevé qu'une

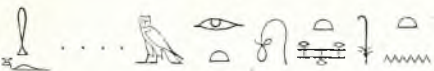
exception (l. 5):  «Faisant mon-
ter les paroles des humains», mais le  est probablement radical (arabe .

et la persistance:  «un fils obéissant»,
 s' *sdm* «un fils entendant». Les cas où le participe prend
 un  ne paraissent pas se plier à cette interprétation. Le
 verbe  signifie à la fois «entendre, écouter, obéir».
 Toutes des formes de  peuvent donc prendre l'un ou
 l'autre de ces 3 sens et   peut signifier «entendant»,
 «écoutant» ou «obéissant». Voici un exemple du second sens:
 (*Prisse* 16, 3) «Celui qui
 écoute devient écouté». Cette phrase est tirée d'un passage
 où l'on conseille d'écouter avant de parler afin d'être écouté
 plus tard.

§ 114. b

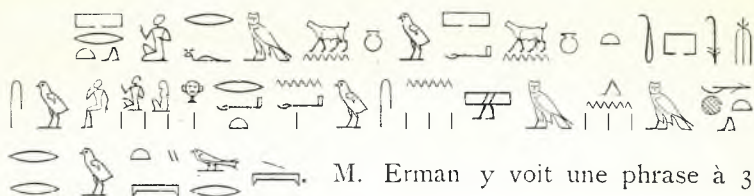
M. Lesquier: «Après *m*, l'infinitif indique le plus souvent, mais non toujours, une relation de temps»

Des deux exemples cités, le premier n'est pas clair (*Prisse* 2, 6) et le second n'indique pas une relation de temps. M. Loret enseignait que *m* suivi de l'infinitif marque l'instrumental; on a souvent l'occasion de la vérifier: 

 (*Ouna*, 9) «J'ai agi de
 façon que Sa Majesté me louât . . . en faisant le chemin
 du roi» (2 autres propositions construites de la même manière).

§ 117. b.

Un membre de phrase cité comme exemple de proposition circonstancielle est tiré de *Sinouhit* B, 283—284. Voici la phrase complète:



M. Erman y voit une phrase à 3 propositions, la première temporelle, la seconde circonstancielle, la dernière principale. Nous préférons y voir deux phrases, la première composée d'une proposition temporelle «Lorsque je fus sorti de l'intérieur du palais» et d'une principale «les enfants royaux me donnèrent leurs mains», la seconde d'une proposition indépendante: «Nous allâmes le long des 2 grandes portes». Seules méritent d'être appelées propositions subordonnées celles qui commencent par une particule telle que ,  ou  et celles où le verbe prend une forme destinée à exprimer une nuance déterminée, par exemple, la forme      ou la forme en  que nous avons justement dans la phrase citée. Quant aux propositions qui sont indépendantes en égyptien, même si elles nous paraissent logiquement subordonnées à la proposition voisine, nous devons les considérer comme des propositions indépendantes. M. Erman (*Aeg. Gr.* 535) admet que la pre-

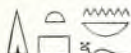
mière proposition de       est une temporelle et traduit: «Comme la terre s'était éclairée, j'atteignis Peten»; mais qu'objecterait-on à qui voudrait traduire: «La terre s'éclaira lorsque j'atteignis Peten? Les Egyptiens usaient peu de la subordination; leurs récits se composent pour la plus grande partie de phrases juxtaposées. Nous devons donc conserver leurs habitudes de style et ne pas établir entre les différentes phrases des relations logiques qui n'existaient pas dans leur pensée. La meilleure manière de traduire la petite phrase de Sinouhit serait encore: «La terre s'éclaira; j'atteignis Peten».

3° L'adjectif verbal a d'ordinaire le sens du futur. C'est pour cela qu'on l'emploie dans des formules où le défunt s'adresse aux visiteurs qui entreront dans son tombeau, un écrivain à ceux qui liront son livre, un père au fils qui doit continuer son œuvre. Ces formules ont en effet quelque chose de solennel; mais il ne faut pas dire que l'adjectif verbal a par lui-même quelque chose de solennel.

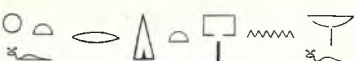
§ 122.

On ne voit pas très bien dans l'exposé de M. Lesquier par quoi se distinguent l'infinitif et la forme en *t*; M. Erman au contraire l'avait bien marqué (*Aeg. Gr.* 418): Les verbes à la forme en *t* peuvent avoir un complément direct, pronom régime (M. Erman dit: pronom absolu) ou substantif, tandis que l'infinitif se construit comme le nom, avec le pronom suffixe ou le génitif direct.

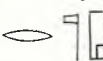
Dans les verbes à infinitif féminin l'infinitif et la forme en *t* s'écrivent de même, de sorte que si le verbe n'est pas suivi d'un pronom, on ne sait pas toujours à quel mode on a affaire. M. Erman (419) admet que la forme en *t* peut être employée à la suite d'une préposition. A l'appui de sa thèse que M. Lesquier a adoptée, il cite 2 exemples tirés du papyrus Ebers 95, 8 et de Siout, I, 298,¹ mais qui ne prouvent rien, puisque les verbes de ces exemples sont des verbes à infinitif féminin et que l'infinitif s'emploie couramment après la plupart des prépositions. Il est même infiniment probable que le verbe du second exemple:  est à l'infinitif.

 est à l'infinitif. Cette phrase en effet se trouve non seulement à l'endroit indiqué de l'inscription des contrats de

¹ Notons en passant que la référence indiquée dans l'*Aeg. Gram.*, p. 220, note 3, est inexacte; le passage est bien tiré de la ligne 298 et non de la l. 289.

Siout, mais plus haut, au début du 2^e contrat: «Contrat fait par le prince ... à l'effet de lui donner un pain ... au jour de l'an . Or, au début du 1^{er}

contrat, on avait écrit: «contrat fait par le prince ... à l'effet de lui donner un pain ... le 1^{er} des 5 jours épagomènes,

   ...  ». Il y a en tout dans les contrats de Siout 6 exemples d'une proposition

introduite par  (l. 274, 275, 278, 297, 298, 299). Comme cette inscription présente une grande régularité au point de vue de la syntaxe, nous devons admettre que, dans les 6 cas,

le verbe qui suit  est au même mode. Ce mode ne peut être la forme en *t* puisque nous avons  au 1^{er} contrat, ni la forme simple  puisque nous

avons  au 2^e contrat. Une seule solution reste possible: l'infinitif. Le passage de Siout I, 298 doit se traduire littéralement: «Lors du donner de la maison à son maître», c'est à dire «Lorsqu'on donne la maison à son maître». La traduction de M. Erman, adoptée naturellement par M. Lesquier: «Wann das Haus seinem Herrn (Geschenke) gibt» constitue de plus un contre-sens, car  ne peut signifier à lui seul «faire des cadeaux». Quand ce verbe signifie «donner», il est accompagné d'un complément direct indiquant la chose donnée.

§ 150—153.

Pour faire comprendre le sens des prépositions de nombreux exemples étaient nécessaires. En général les prépositions d'une langue quelconque ne traduisent pas exactement des prépositions d'une autre langue. C'est ainsi qu'aucune

(Stèle de Sésostris III, L D II, 136 h, 13) «Ce ne sont pas des hommes de terreur, ce sont de pauvres diables».

«Si tu rencontres un disputeur en exercice   étant un pauvre diable, n'étant pas ton égal, ne t'emporte pas contre lui» (*Prisse* 6, 1).

§ 176, c.

On dit bien:         en mettant l'attribut avant le sujet, mais on dit en plaçant le sujet avant l'attribut: x  y . D'une façon générale, c'est le mot essentiel qui doit se placer, quelle que soit sa fonction, en tête de la proposition nominale.

§ 180, b.

           (*Prisse* 2, 8)
«La Majesté du roi mourut» ne présente pas d'inversion; chaque verbe est conformément à la règle suivi de son sujet.
M. Lesquier transcrit et traduit le mot    d'une manière étrange.

§ 189.

La particule  qui s'ajoute principalement à un adjectif ou un verbe signifiant «se réjouir, manifester de la joie» ne peut-elle se comparer à la désinence du duel?
   signifierait: «c'est deux fois réjouissant»,
  «c'est deux fois beau», comme si on avait écrit  .

§ 193.

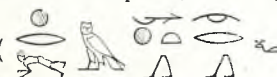
M. Lesquier: «Les propositions temporelles se placent régulièrement après la principale. Par exception, elles se mettent avant elle pour insister sur la circonstance de temps, notamment quand elles sont introduites par: hr m ht».

Dans un récit qui se compose de phrases juxtaposées, les Egyptiens suivent d'ordinaire l'ordre chronologique. Il est donc vraisemblable qu'ils en font autant dans une phrase qui comporte une proposition temporelle et une principale. Trois cas peuvent alors se présenter: 1° le fait de la proposition temporelle est antérieur au fait de la principale; 2° les deux faits coïncident; 3° le fait de la proposition principale est antérieur à celui de la temporelle.

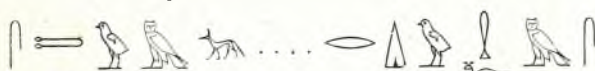
Dans le premier cas la subordonnée précède le plus souvent la principale:



(Ahmès, 37) «Quand Sa Majesté eut trouvé ce misérable elle organisa les troupes»; «Or après qu'il fut parvenu à la résidence

() et lorsque le fils royal fut

entré () pour faire son rapport à la Majesté du roi Khéops, le fils royal dit . . . » (*Westcar* VIII, 5—8).

() (Ouna, 8)

«Comme j'étais [déjà] juge Sa Majesté me plaça comme ami».

Dans les deux autres cas la proposition principale précède ordinairement la temporelle.

Tel paraît avoir été l'usage, nous disons l'usage et non pas la règle. Il est à remarquer que si la proposition principale et la proposition temporelle mentionnent toutes deux des faits qui ne se produiront que dans l'avenir, les Egyptiens mettent la temporelle à la fin, même si le fait exprimé par

de commandant de son armée» (*Sinouhit* B, 97—101). La phrase où le verbe est construit avec l'auxiliaire  est au contraire en relation étroite avec la phrase qui précède.

Le long développement où *Sinouhit* dépeint son existence auprès du prince de Tonou finit quelques lignes plus loin. Vient ensuite le récit de la provocation et du combat qui commence ainsi :



(B, 109—110) « Venir un fort de Tonou qui me provoque dans ma tente ». Dans la phrase qui introduit une nouvelle partie du récit, le verbe est à l'infinitif, sans auxiliaire. L'emploi d'une construction très concise s'accorde bien avec la brusquerie de l'évènement, mais il n'était pas imposé par la grammaire. Dans les textes à prétentions littéraires le choix de telle ou telle construction relève surtout de l'art d'écrire. Dans *Westcar* et dans le *Naufragé* la construction avec  est la forme habituelle du récit, mais l'auteur des *Mémoires de Sinouhit* qui est plus maître de sa langue en emploie les diverses constructions avec plus de variété et d'art. Ce sont là des faits qu'il n'y avait pas lieu de codifier dans une grammaire.

§ 232—237.

Il y avait sans doute intérêt à indiquer le classement des signes avant d'exposer comment s'est développée l'écriture égyptienne. Les étudiants comprenaient mieux ce développement s'ils savaient d'avance à quoi il a abouti. Pour la clarté de ce qui va suivre nous rappellerons que tous les signes de l'écriture égyptienne peuvent se ranger en trois grandes catégories :

1° signes figuratifs.

 «berger» (dans les bons exemples, un personnage vêtu d'une robe rayée comme en portent les bergers sur les peintures de Beni-Hassan, muni d'un bâton et d'un paquet d'étoffe).

 «roi» (personnage coiffé de la double couronne).

 «bœuf»,  «oxyrrhinque».

 «bâton».

Ces signes représentent, aussi exactement que pouvaient le faire les Egyptiens, l'être, l'animal ou l'objet signifié.

2° signes phonétiques.

 lire  ex:   «parole».

 lire  ex:  «paraître».

 lire  ex:   «vallée».

Les signes ne sont employés que pour leur valeur phonétique. Il n'y a plus aucun rapport entre ce que représente le signe et la signification du mot qu'il sert à écrire.

3° signes déterminatifs.

 dans  «hache».

 ¹ dans  «moissoner».

 après les verbes de mouvement.

 après les noms de constructions.

 après les noms des poissons.

Ces signes s'ajoutent à des mots écrits en caractères phonétiques et représentent la chose signifiée; mais les uns la représentent très exactement et ne peuvent convenir qu'à un très petit nombre de mots, souvent même à un seul; les

¹ Ce signe complexe qui nous manque a été remplacé ici par un équivalent approximatif.

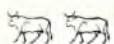
autres ne la représentent qu'approximativement et s'emploient pour un plus grand nombre de mots; c'est parce que  est une vague silhouette de poisson, avec des nageoires et des proportions quelconques, impossible à identifier avec une espèce déterminée, qu'il peut être employé derrière tous les noms égyptiens de poissons. C'est pourquoi on a coutume de distinguer les déterminatifs spéciaux et les déterminatifs généraux.

Il est certain que les premiers Egyptiens commencèrent par employer des signes figuratifs. Les premiers inventeurs de l'écriture surent représenter des objets ou des actions par le moyen d'images avant de se servir de signes qui ne représentaient que des sons. C'est là une idée qui était admise des égyptologues avant même qu'on eût trouvé pour la confirmer matériellement des documents qui remontent aux premiers temps de l'histoire d'Egypte. Mais pouvons-nous aller plus loin et retracer comment se développa l'écriture phonétique? M. Erman dont M. Lesquier a adopté la manière de voir pense que cette opération se serait faite par degrés. L'idée serait d'abord venue d'employer phonétiquement les signes figuratifs pour écrire des mots homophones, puis des mots à peu près homophones, enfin des parties de mots (*Aeg. Gr.*, 18—19).

Il est possible que les choses se soient passées ainsi, mais en fait nous n'en avons aucune confirmation. Nous ne pouvons pas dire, par exemple, que  ou  étaient employés avec leur valeur figurative sous la 1^{ère} dynastie, que vers la seconde on écrivit le chiffre «mille» au moyen de , que plus tard on employa  dans  et plus tard encore  dans . Au contraire nous savons que les signes phonétiques et même les alphabétiques ont fait leur apparition de très bonne heure. Pourtant il faudrait admettre

la thèse de M. Erman s'il était vrai, comme beaucoup le croient, que les signes figuratifs, très nombreux au début, ont progressivement diminué et fini par disparaître et s'il était démontré que chaque signe phonétique, pris en particulier, a commencé par être figuratif.

Or, il semble qu'on ait beaucoup exagéré le nombre des signes figuratifs dans les textes anciens; même dans les pyramides et dans les tombeaux de Meïdoun, de Gizeh et de Saqqarah, les mots écrits figurativement sont une petite minorité. Voici, à titre d'exemple tous ceux que j'ai pu relever dans les légendes du tombeau de Ti (les titres et les formules religieuses étant laissées de côté):

 «bœufs».

 «poissons» (lire   .

 «oxyrrhinque» (lire  .

 «synodonte» (lire   .

 et  «bâton».

 «tronc d'arbre».

 «eau»,  «face»,  «tête»,  «domaines»,

 »orge»,  «épeautre»,   «les 2 tertres»,  «occident» (ces 8 mots ainsi orthographiés sont fréquents à toutes les époques).

 «berger» (cf.    dans une autre légende du même tombeau).

 «berger»,  «boucher»,  «charpentier»,  «menuisier» (cf.   LD, E, 19)  «sculpteur»,  «pêcheur» (6 noms de métiers écrits au moyen d'un ou de deux instruments caractéristiques de la profession).

 «faire la planche» (terme de natation).

  «creuser l'intérieur d'un vase avec l'outil  ».

 et  (lecture et sens incertains).

A cette liste il convient d'ajouter les mots suivants où le figuratif est accompagné d'une partie des éléments de sa lecture :

 «écraser» (lire  ).

 «four à pots» (lire  ).

 «pain» (lire  ).

 «coffre» (lire  ).

 «peau» (lire  ; on a  et  dans des exemples de la même légende).

   «scelleur» (lire   ).

Nous obtenons un total de 31 mots écrits figurativement ; sur ce total 8 mots sont sans importance, ce qui nous ramène à 23. Or, dans la même tombe de Ti, les noms d'objets et d'animaux, les verbes d'action écrits soit au moyen de phonétiques seuls (  «gazelle») soit au moyen de phonétiques suivis d'un déterminatif (  «veau»), sont infiniment plus nombreux ; la proportion des mots écrits figurativement aux mots écrits par les procédés normaux est dans un tombeau de l'Ancien Empire de $\frac{1}{3}$ environ.

D'autre part, bien après l'Ancien Empire, il restait permis d'écrire un mot figurativement, sans l'aide d'éléments phonétiques ; dans les inscriptions de la XI^{ème} dynastie au ouâdi Hammâmât les mots écrits par ce procédé sont sen-

siblement aussi nombreux que dans l'inscription d'Ouna; il n'a jamais été oublié complètement:



(*Urk.* IV, 933) «colonnes papyriformes»

(cf. , Caire 20503).



(*Urk.* IV, 691, 711, 712) «char

(lire).



¹ (*Urk.* IV, 870, 871) «pectoral»

(cf. ¹ *Urk.* IV 875).



(*Ham.* 12) «stèle»

(lire).



(Amenemheb, 17) «lion»

(cf. , *ibid.*, 22).



(Louvre, C 26, 7) «balance»

(lire).



(Rekhmara) «bureau»

(lire).



(*Urk.* IV 75) «porc»

(lire).



(*Urk.* IV 169) «bâtir»

(lire).



(Deir Rifeh) «table»

(lire).



(*Urk.* IV, 1061) «boire»

(lire).



(Caire 34048) «sistre»

(lire).



(*Urk.* IV 19) «étoiles».

(lire).



(*Urk.* IV, 642, 933) «obélisques»

(lire).



(Caire 20536, 7) «mourir»

(lire).

¹ Le signe exact nous manque.

Les noms des Dieux et des diadèmes royaux sont le plus souvent écrits figurativement; rien ne serait plus facile que d'allonger indéfiniment cette liste avec des mots tirés des inscriptions du Nouvel Empire.

Ainsi, le premier des arguments sur l'antériorité générale des signes figuratifs n'a qu'une faible valeur; le second n'est guère plus concluant: La plupart des signes phonétiques syllabiques ou alphabétiques, n'ont jamais été employés figurativement dans les textes qui nous sont parvenus ou ne l'ont été que postérieurement à leur apparition. Ainsi  sert à

écrire le mot fils dès la seconde dynastie mais je ne crois pas qu'on trouve le nom du canard pilet avant la quatrième dynastie;  s'emploie très anciennement dans le titre



et



 dans un grand nombre de mots; mais les noms égyptiens des deux poissons que ces signes représentent (le mullet et le chromis niloticus) apparaissent pour la première fois dans des papyrus du Nouvel Empire où ils sont écrits par le moyen de signes phonétiques et d'un déterminatif général. Evidemment les noms du canard pilet et de ces deux poissons sont aussi anciens que la langue égyptienne elle-même. S'ils n'avaient pas existé, on n'aurait pas pu employer les signes qui représentaient le canard pilet, le mullet et le chromis pour écrire des mots homophones signifiant: administrateur, fils où vallée. Mais nous ne savons rien de plus. Ce n'est pas sûr que les Egyptiens aient eu

besoin d'employer, même une fois, le signe  pour écrire le mot «canard» avant de songer à l'employer pour écrire le mot «fils». Un scribe a pu se demander un jour comment on pourrait écrire par un seul signe la syllabe ; il aurait passé en revue les différents mots représentés par ce son,

cherchant si l'un d'eux ne désignait pas un objet, un être ou une plante facile à dessiner; puis, ayant arrêté son choix sur le canard, il aurait créé le signe  en lui attribuant d'emblée la valeur phonétique — . Ce qui reste certain, c'est que l'écriture fut d'abord figurative et qu'un jour vint où quelqu'un s'avisait d'employer un signe pour sa seule valeur phonétique. Sur la façon dont progressa cette invention nous ne pouvons faire que des hypothèses. Toutefois, ses avantages, quand ils furent reconnus des Egyptiens, durent forcément en accélérer le développement: non seulement l'écriture purement figurative ne permettait pas d'exprimer des pensées un peu nuancées, mais les signes que gravaient les premiers Egyptiens étaient si gauches, si barbares qu'on n'aurait pu les reconnaître sans le secours des phonétiques. La nécessité activa donc la création de ces derniers. Nous croyons que les Egyptiens ne songèrent même pas à faire halte aux étapes que leur assigne M. Erman.



SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

paraît par fascicules d'environ 3 feuilles d'impression in 8:o; six fascicules formeront un volume de prix de 18 francs; 14 sh. 6 d.; 15 M.

Messieurs les éditeurs sont priés d'envoyer leurs publications égyptologiques au Directeur de la Revue, lequel aura soin de les confier à des juges compétents, capables de les critiquer avec impartialité et autorité.

Prière d'adresser toute la correspondance à

M. Ernst Andersson

Sphinx

Upsala.

LE MUSÉON

Études philologiques, historiques et religieuses publié par
PH. COLINET et L. DE LA VALLÉE POUSSIN.

Fondé en 1881 par CH. DE HARLEZ

Le *Muséon* paraît en 4 livraisons par an. — Prix d'abonnement:

Pour la Belgique: 10,00 fr. par an.

Pour l'étranger: 12,50 fr. par an.

Toutes les communications relatives à la rédaction seront adressées à l'un des deux directeurs; celles relatives à l'administration, au Bureau de la Revue, 3, Place de l'Université, Louvain (Belgique).

Vient de paraître:

ALEXANDREA AD ÆGYPTUM. Guide de la ville ancienne
et moderne et du Musée gréco-romain par E. BRECCIA.
Bergamo. Istituto italiano d'arti grafiche 1914.

 La reproduction des articles publiés par *SPHINX* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

FONDÉE PAR KARL PIEHL

publiée

avec la collaboration de MM. Amélineau, Baillet, Basset, De Bissing,
Daressy, Jacoby, Jéquier, Legge, Legrain, Loret, Montet,
Moret, Naville, Reich

par

ERNST ANDERSSON

Professeur Agrégé d'Égyptologie à l'Université d'Upsala
Directeur de la Revue

GEORGE FOUCART

Directeur de l'Institut Français d'Archéologie
Orientale du Caire
Secrétaire de la Rédaction

Vol. XIX — Fasc. II

Mars - Avril 1915

Publication subventionnée par l'État

A.-B. Akademiska Bokhandeln
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS (VI^e)

Paul Geuthner
13, Rue Jacob
PARIS (VI^e)

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden
LONDON

Librairies E. Flammarion & A. Vallant
34, Rue Paradis et 41, Rue de la Darse
MARSEILLE

Le numéro: 3 fcs.; 2 sh. 6 d.; 2 M. 50 pf.

SCD BORDEAUX 3



3SCD0160366

Prix de l'abonnement d'un an: 18 francs; 14 sh. 6 d.; 15 M.

Sommaire

A. Article de fond:

- | | Page |
|--|------|
| P. MONTET, Questions de grammaire et d'épigraphie à propos
de la grammaire égyptienne de M. Jean Lesquier. II . | 33 |
-

B. Compte rendu analytique:

- | | |
|--|----|
| G. JÉQUIER, Histoire de la civilisation égyptienne. [ERNST
ANDERSSON] | 63 |
|--|----|
- 

Questions de grammaire et d'épigraphie à propos de la grammaire égyptienne de M. Jean Lesquier.

Par

Pierre Montet.



II.

§ 238.

Plusieurs égyptologues emploient maintenant l'expression «signe-mot», mais tous ne l'emploient pas dans le même sens. M. Lacau dont on connaît les travaux récents sur l'écriture des anciennes époques, comprend sous ce terme trois sortes de signes:

1° des figuratifs employés seuls:  «œil».

2° des figuratifs entourés des éléments de leur lecture ou accompagnés d'une partie de ces éléments:   ou



3° des déterminatifs spéciaux précédés de leur lecture complète:    

Or, si le  est bien le signe du mot «œil»,  est

seulement le signe le plus important du mot  et  du mot   et, dans     le dernier signe ne joue qu'un rôle accessoire dont la qualification habituelle de «déterminatif» donne bien l'idée.

M. Lesquier appelle «signe-mot» tout signe qui suffit à écrire un mot, par opposition aux multiconsonnants et aux alphabétiques qui servent à écrire des parties de mots. Pour lui,  est un signe-mot dans  «hirondelle» et dans  «grand». Mais, objectera-t-on, lorsque le mot «grand» est écrit , l'oiseau n'est employé que pour sa valeur phonétique comme dans   «chevet»; le signe exprime le son *our* et pas autre chose; il n'y a plus aucun rapport entre le signe et le sens du mot.

Nous voudrions être assez heureux pour persuader à tous les égyptologues de renoncer à l'expression signe-mot et de s'en tenir à la nomenclature de Champollion si pratique, si conforme aux choses.

Sur le signe , consulter, outre l'article de M. Loret dans le *Sphinx*, t. V, pp. 138—147, le récent travail de M. Jéquier (*Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, XI, pp. 121—136) où l'on a bien montré que la nouvelle interprétation du signe était à rejeter. Nous devons retenir 1° que les  figurent sur les sarcophages du Moyen Empire au milieu des armes, des outils, des meubles et des bijoux; c'est donc un objet d'usage courant, comme le  ou le  dont les Egyptiens firent aussi des amulettes; 2° que de tous les mots écrits au moyen des trois lettres ,  et , un seul désigne un objet ressemblant au signe : c'est le mot  «miroir». Cette orthographe apporte un argument

décisif: le trait | qui suit  montre que ce signe a une valeur figurative. Or, le signe qui sert à écrire figurativement le mot «miroir» ne peut être qu'un miroir.

§ 239.

Nous rappelons que dans  «paraître»,  «nom d'une saison»,   «fruits», le signe  n'est employé que pour sa valeur phonétique.

§ 241—243.

Parmi les signes figuratifs qui étaient employés à l'origine, les uns n'avaient qu'une lecture possible, tandis que beaucoup pouvaient se lire de plusieurs manières, ex.:

	«marcher»		«écrire»
	«enfant»		«chemin»
	«vieillard».		

En égyptien, les mots qui signifient marcher, enfant, vieillard, écrire ou chemin sont assez nombreux. A quoi reconnaître le bon? Dans certains cas le contexte suffit à nous tirer d'hésitation; ainsi  peut représenter les mots   et  qui sont du féminin et le mot masculin  , mais dans   |    (*Siout* I, 349) nous savons que  doit être lu   à

¹ C'est à M. LORET que je dois d'avoir compris les inconvénients de l'expression "signe-mot" et les avantages de l'ancienne nomenclature.

cause de la forme masculine qui suit,  ; si  avait représenté l'un des deux autres mots, nous aurions eu .

Souvent aussi on ajoute au figuratif une des lettres du mot (généralement la première ou la dernière); le caractère alphabétique se combine avec le figuratif de façon à ne former qu'un seul signe:

 ();  (  .

Ou bien on écrit le mot au complet (à l'exception des semi-voyelles, voyelles et liquides qui sont souvent omises) et on relègue à la fin du mot le figuratif qui devient un simple déterminatif:

  «vieillard»,   «descendre»,  «enfant». De même qu'un signe figuratif et un alphabétique peuvent être combinés, les Egyptiens aiment réunir un déterminatif à un caractère phonétique:

 (copte ) «marcher» (le signe  en train de marcher).

 «amener, apporter» (le signe  amené sur les 2 jambes .

 «amener, conduire» (lire  et non  ; car la variante   =   prouve que  = .

§ 244.

Les règles que donne M. Lesquier pour reconnaître qu'un signe est purement phonétique semblent d'une application difficile. Comme ces signes ne sont pas en nombre infini, le mieux est sans doute de les apprendre par cœur et d'apprendre aussi la liste des déterminatifs les plus usités. Il y a des signes qui sont presque toujours déterminatifs: , .

  ; il y en a d'autres qui sont presque toujours phonétiques, les lettres de l'alphabet et de nombreux syllabiques:     etc. Pour les signes qui figurent dans les deux listes, comme , il faut se reporter au contexte. Si le signe est syllabique, on a des chances de le trouver entouré de ses éléments phonétiques,  ; toutefois ce n'est pas certain d'avance. Les débutants se tromperont longtemps avant de savoir couper les mots, car il n'est pas possible de leur remettre une pierre de touche infaillible. Ils se consoleront en pensant que de très savants égyptologues ont parfois coupé les mots de travers.

§ 245.

 a pris sa valeur alphabétique dès la XI^{ème} dynastie, mais @ et  n'ont été employés au lieu de  et  qu'au début de la XVIII^{ème} dynastie. La création de signes alphabétiques nouveaux à l'époque historique permet de nous représenter comment s'est constitué l'alphabet égyptien au moyen d'anciens syllabiques.

§ 248.

La plupart des déterminatifs généraux sont d'anciens figuratifs ou déterminatifs spéciaux (M. Lesquier dit: signes-mots) dont on a généralisé l'emploi. Il est intéressant de rechercher comment s'est faite cette généralisation:

1°. Certains figuratifs représentaient une idée dont les différentes nuances étaient rendues en égyptien par autant de mots. Lorsqu'on voulut les rendre aussi dans l'écriture, on écrivit ces mots en toutes lettres et ils reçurent pour dé-

terminatif l'ancien figuratif. De ce nombre sont  et  dont nous avons déjà parlé.

2°. Certaines figuratifs s'emploient pour déterminer soit des mots synonymes, soit des mots qui rentrent dans la même catégorie:

, figuratif de la racine   , détermine le mot synonyme     et plus tard d'autres mots encore exprimant une action de la main;

 «orge» détermine les noms des autres céréales;

 «vigne» détermine les noms de plusieurs végétaux.

3°. Un déterminatif ou un figuratif détermine les noms du contenu et des divisions du sens premier:

 «pays étranger, désert» détermine les noms des localités étrangères ou désertiques;

, déterminatif de  «ennemi» et des mots synonymes détermine les noms des peuples ennemis de l'Egypte.

4°. Un figuratif ou un déterminatif spécial représentant un organe du corps ou un instrument détermine les mots qui en expriment l'usage:

 ( ou ) «charrue») détermine  «labourer».

 ( «scie») détermine  «scier»;

 «oeil» détermine les mots «voir, regarder, examiner, veiller»¹. Au Moyen Empire on imagine, en lui donnant

¹ Cet emploi a été mis en évidence par M. LACAU (*Sphinx*, pp. 69—80). M. LACAU estime que dans   «voir»  est signe-mot, non déterminatif, puisqu'il est entouré des éléments de sa lecture. Ce n'est pas tout à fait exact, puisque  donne à lui seul la lecture complète. On peut admettre que l'oeil est simple déterminatif et qu'on l'a placé avant le com-

la forme  ou , de distinguer le déterminatif du figuratif et du phonétique.

Cet emploi a dû être pour les Egyptiens une sorte de pis-aller. Quand ils le peuvent ils emploient un signe pour l'organe, ex.:  et un autre signe pour les fonctions de l'organe: . C'est seulement quand la distinction n'était pas possible dans l'écriture qu'un même signe sert aux deux fins. C'était également difficile de dessiner un figuratif de la racine «labourer». Il eût fallu effectuer à l'échelle des signes une réduction des scènes des tombeaux qui représentent le labourage. Cependant parmi les déterminatifs spéciaux ou les figuratifs nous trouvons des signes qui étaient d'une exécution difficile, par exemple l'homme qui moissonne ou l'homme qui joue de la flûte. Aussi voyons nous qu'on se contente parfois de déterminer   «moissonner» par une faucille (Quibell, *Excavations at Saqqarah*, 1905—1906, pl. 20, 2)

et   «jouer de la flûte» par une flûte ( , *Caire* 1533).

5°. Par une sorte de convention un signe sert de substitut à des figuratifs ou à des déterminatifs spéciaux difficiles à dessiner:

 noms de divinités, au lieu de ,  etc.;

 noms de bateaux: bateaux de transport, bateaux à voiles, barques sacrées;

 pour tous les noms d'oiseaux compris sous la dé-

plément phonétique pour éviter un groupement défectueux



Dans le mot   "battre des mains"  sert de déterminatif phoné-

tique comme  dans   ; n'est-ce pas la preuve qu'il est

simple déterminatif dans   "voir"?

nomination générale de    ; le signe est une silhouette quelconque d'oiseau et non la représentation d'une espèce déterminée;

 pour les noms des poissons du Nil: vague silhouette de poisson avec des nageoires et des proportions quelconques;

 pour les noms de bâtiments:   «bureau» au lieu de    ,    (Kagemni) au lieu de 
   (Ti).

Cette substitution des déterminatifs généraux aux figuratifs ou aux déterminatifs spéciaux est surtout fréquente dans les textes hiératiques et les textes hiéroglyphiques peu soignés. Elle ne tient pas à l'époque. Les déterminatifs spéciaux sont très fréquents dans les belles inscriptions de Thoutmès III à Karnak et de Séthosis I à Abydos.

§ 250.

M. Lesquier: «I indiquait primitivement que le signe-mot était pris dans son sens original. Dans l'orthographe classique il a accompagné tous les mots simples ou terminés par la désinence -t, s'ils sont substantifs ou dérivés de substantifs. Plus tard, son usage a encore changé: il a servi, surtout sur la fin du Moyen Empire à restreindre le sens d'autres déterminatifs auxquels il était joint.»

Les textes du Moyen et du Nouvel Empire sont sans doute compris dans ce que M. Lesquier appelle l'époque classique. Or, Champollion qui ne connaissait à peu près pas de textes de l'Ancien Empire a pu prouver par de nombreux exemples (*Grammaire égyptienne*, cf. III, § 76—78) que le trait au-dessous d'un signe montre que ce signe a une valeur figurative.

Les emplois du trait se sont vite multipliés:

1°. Il s'ajoute à un déterminatif précédé de sa lecture complète sans restreindre d'ailleurs le sens de ce déterminatif¹. Les Egyptiens font en ce cas comme s'il n'y avait pas de lecture et comme si le déterminatif faisait fonction de figuratif:

 «coeur»,  «le fémur et sa chair», 
 «Haute-Egypte»,  «Héracléopolis»,
 «nom de la vallée de Hammâmât».

2°. Il remplace un déterminatif:

 (pour ),  (pour ),  (pour ),
 (pour ).

3°. Il s'ajoute à un signe phonétique même alphabétique, soit dans le corps d'un mot, soit dans un mot écrit par un signe unique. Cet emploi que rien ne justifie fut surtout de mode au Moyen Empire:  «il fait» (*Ham.*), 

 «chèvre» (*Siout* I, 292),  , marque du génitif (*Ham.* 118, 8; *Siout* I, 349)   (*Ham.* 113, 13). Dans les bons textes, il n'y a guère à relever que de prépositions , , , où le | au-dessous des signes phonétiques sert surtout à combler un vide.

Quant au trait oblique, \, les textes des pyramides mis à part, il ne s'emploie guère que dans les papyrus hiératiques, comme substitut du déterminatif habituel.

¹ Il y a au M. E. des textes extrêmement soignés où la règle posée par M. ERMAN (*Aeg. Gr.* § 54) ne s'applique pas, où l'on écrit par exemple

 | "homme" et  "scribe". Si la règle était exacte on aurait au contraire  et  |.

Aussi bien dans les inscriptions de la V^{ème} dynastie que sous la XVIII^{ème} un mot peut être écrit :

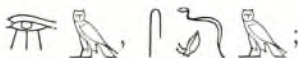
au moyen d'un figuratif seul ou accompagné du trait :



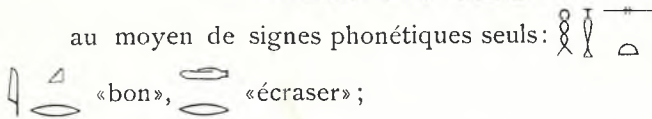
au moyen d'un figuratif suivi des désinences grammaticales :



au moyen d'un figuratif accompagné d'un complément phonétique, ou même entouré de tous les éléments de sa lecture (M. Lacau) :



au moyen de signes phonétiques seuls :



« bon », « écraser » ;

au moyen de signes phonétiques suivis d'un ou de plusieurs déterminatifs.

Cependant il est vrai de dire que l'écriture égyptienne a varié. Voici comment on pourrait en résumer les principaux changements :

1°. Les mots écrits soit au moyen de figuratifs, soit au moyen de phonétiques sans déterminatifs paraissent plus rares au Nouvel Empire.

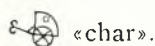
2°. Des signes anciens ont disparu. Quelques déterminatifs très précis disparaissent définitivement, ex. :



(tombeau de Ptah-Chepses à Abousir) « dresseur de branches », nom de métier déterminé par l'engin qui sert à dresser des branches ; dans l'inscription dédicatoire d'Abydos (l. 37) où le roi est comparé à l'ouvrier qui dresse des branches on a



3°. De nouveaux signes font apparition :



« char ».

4°. Des signes ont changé de forme:  (un homme qui se donne un coup de hache) au lieu de l'hieroglyphe représentant un blessé qui recueille son sang dans ses mains.

5°. Des signes ont changé d'emploi, ou plutôt ajouté un nouvel emploi à l'ancien:

 «couronne de la haute Egypte»; à partir de la XI^{ème} dynastie: phonétique «n»;

 «manger», à partir d'un époque qui reste à préciser détermine les mots: boire, parler, penser.

§ 253.

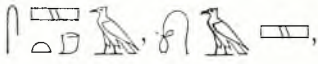
J'avoue ne pas comprendre pourquoi nous ne pouvons prononcer des mots tels que  «emplir» ou  «femme». Evidemment nous ignorons comment ces mots étaient vocalisés, mais c'est généralement le cas en égyptien; les mots  ou  ne se distinguent pas à ce point de vue de ceux qui sont écrits alphabétiquement.

§ 259.

L'usage n'obligeait nullement à écrire toujours  ou ; ex.:   «Anti», nom propre (*Deshasheh*, pl. VII).

§ 258.

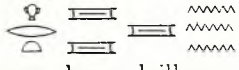
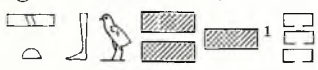
Les mots écrits uniquement en caractères phonétiques sont au contraire plus nombreux dans les textes des pyramides qu'ailleurs, parce que dans ces textes, comme l'a prouvé M. Lacau (*ÄZ*, t. LI, pp. 1—63) beaucoup de figuratifs ou déterminatifs sont supprimés comme dangereux pour le mort royal. Dans les légendes des tombeaux de l'Ancien Empire,

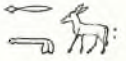
les noms d'animaux sont presque toujours écrits phonétiquement, sans déterminatifs. M. Lacau à qui je faisais remarquer le fait, un jour que nous discussions sur l'écriture égyptienne, répondit que le déterminatif était inutile puisque l'animal était figuré en grand au-dessous de la légende. Mais dans les inscriptions historiques de l'Ancien Empire, où l'on ne peut invoquer ces deux raisons particulières, les orthographes telles que  «laver» sont assez fréquentes. Les Egyptiens firent probablement des efforts pour pousser jusqu'à ses dernières conséquences la découverte de l'écriture phonétique, cependant ils ne purent se résigner à ne plus employer les figuratifs ni les déterminatifs. Ce fut au contraire la tendance qui consistait à donner un déterminatif à tous les mots qui triompha.

§ 262.

M. Lesquier: «Dans la vieille orthographe on n'employait jamais qu'un déterminatif par mot. Plus tard on employa plusieurs déterminatifs, en plaçant le déterminatif particulier avant le déterminatif général.»

Il en est de cette règle comme de bien d'autres que formulent les grammaires. On ne saurait faire un pas sans noter des faits qui la détruisent. Voici des mots anciens accompagnés de plusieurs déterminatifs:

 «âne» ;
 (Ti) «cour avec mare intérieure pour l'élevage des volailles» ;
 ¹ (Ti, Kagemni) «bâtiment grillé pour les volailles».

Voici à la XVIII^{ème} dynastie un mot où le déterminatif particulier suit le général, comme dans le mot .

¹ Le signe exact nous manque.



(obélisque Nord d'Hatchepsouit à Karnak, côté 5, l. 1).

L'emploi de plusieurs déterminatifs ne tient pas à l'époque. Quand le déterminatif est très précis, un seul suffit. Dans les annales de Thoutmès III les mots qui n'ont qu'un déterminatif sont presque toujours ceux qui ont un déterminatif spécial. Au contraire ,  sont des déterminatifs généraux très employés et pour cela même très vagues. Quand on veut être plus précis on est obligé d'ajouter un second déterminatif: , , , , .

§ 264, b.

M. Lesquier: «En principe, le scribe égyptien, usant d'une langue connue de ses lecteurs, écrit *juste ce qui est nécessaire pour être compris d'eux*. L'abréviation est donc un *procédé courant* de l'orthographe égyptienne.»

Les scribes égyptiens écrivent au contraire très souvent plus de signes qu'il n'était nécessaire. Ainsi, l'article peut s'écrire , mais très souvent il est écrit   et même  . Les déterminatifs phonétiques, comme  dans     , sont complètement inutiles.

Les faits que M. Lesquier présente comme des abréviations doivent s'interpréter autrement.

1°. Les Egyptiens se contentent souvent d'ajouter à un syllabique quelconque un seul de ses compléments phonétiques, ex.:  , mais, comme  seul équivaut à   (ou  ) le mot n'en est pas moins écrit en entier.

¹ Le signe exact nous manque.

2°. De même, un figuratif, comme l'a montré M. Lacau, peut n'être accompagné que d'une partie de sa lecture. Mais cette orthographe qui constitue une transition entre l'écriture purement figurative et l'écriture phonétique est particulière à l'Ancien Empire. Dans les pyramides  et  doivent toujours se lire . Plus tard, ou bien on écrit le mot avec un seul signe figuratif, ou bien on l'écrit phonétiquement avec un déterminatif:



Cependant on écrit encore au N. E.  (Deir el Bahari II, pl. 46) mais les orthographe de ce genre paraissent rares.

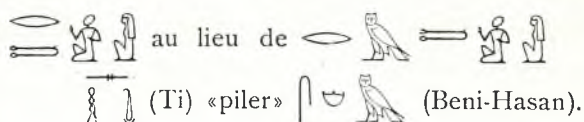
3°. Dans des mots où il n'y a pas de figuratifs certains signes peuvent être écrits ou ne pas être écrits: , , , , , , les signes que certains considèrent comme des voyelles et les liquides:

  et  (3 orthographe du nom du Nil au Moyen Empire);

 (Beni-Hasan) «vanner» et  (Ti).

Les égyptologues de l'école de M. Erman ont bien donné à ces orthographe un nom en latin «*scriptio defectiva*», mais ils n'ont jamais expliqué pourquoi seuls peuvent disparaître de l'orthographe les signes que nous avons énumérés et jamais d'autres.

Il importe aussi de remarquer que même avec les signes figuratifs accompagnés de leur lecture partielle, ce sont ces signes qu'on omet le plus volontiers:

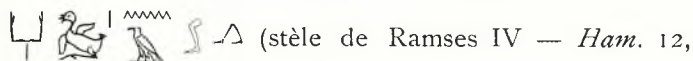


Il y a pourtant en égyptien de véritables abréviations¹.
En voici 2 dans la liste d'offrandes de Ti:



Comme tout le monde connaissait le nom des 5 espèces de volailles qui devaient figurer au repas du mort, ces abréviations ne présentaient pas d'inconvénient.

Dans les papyrus mathématiques et médicaux on peut écrire un mot uniquement avec ses déterminatifs, à l'intérieur d'un même chapitre, lorsqu'il revient souvent; mais on a eu soin de l'écrire d'abord en entier. Dans les inscriptions le fait est rare:



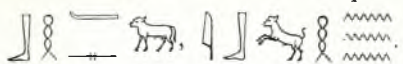
l. 14) (l. 15).

§ 265.

Les signes dont il est question dans ce paragraphe portent dans le *Manuel* de M. Loret un nom commode: déterminatifs phonétiques. Dans «le fémur et sa chair» (terme de boucherie) est déterminatif; on conservera ce déterminatif dans «héritier» où il est inutile.

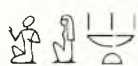
¹ A propos de , voici un cas où on n'a pas usé de l'abréviation, pour insister évidemment sur ces mots: "Si tu atteins la résidence et que le main soit avec toi, vivant, intact, bien portant () je ferai pour toi de grandes choses, plus qu'il n'avait été fait au chancelier Baourdad au temps du roi Assi." (Lettre de Pepi II à Harkhhuf, l. 25.)

Les Egyptiens peuvent, comme me le fit souvent remarquer M. Loret, ne déterminer que la première partie du mot :

 C'est uniquement par leur position que ces signes se distinguent des véritables syllabiques. Si  était un syllabique, on disposerait .

§ 270.

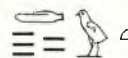
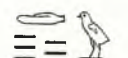
La désinence $\triangle$ des mots collectifs peut ne pas être écrite lorsque le collectif est suivi d'un adjectif qui, lui, prend la désinence :

 (Caire, 20540),  (Louvre, C 26, l. 2).

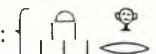
Mais quand les Egyptiens écrivent , ce qu'ils auraient tort de faire d'après M. Lesquier, rien ne prouve plus que nous ayons le collectif.

§ 282.

M. Lacau (*Notes de grammaire*, 240) a relevé dans les textes des pyramides des traces nombreuses de la notation primitive des 9 premiers nombres, au moyen de barres horizontales et non verticales; on peut en relever aussi dans des textes profanes :

 (Ti) «vanneuses»;  (*Saq. Mast.*, pl. XI)  (LD, II, 71).

De même on a   et  «Hermopolis». Donc, quand les chiffres sont employés comme syllabiques ou déterminatifs phonétiques, ils sont horizontaux; c'est bien la preuve qu'ils l'étaient aussi dans leur emploi originel, quand ils servaient à exprimer des noms de nombres.

A l'époque classique, d'après M. Lesquier (cf. Erman, *Aeg. Gr.* 240), on aurait employé des barres horizontales pour les chiffres qui désignent le jour et l'heure et en dehors de ce cas des barres verticales. Dans l'inscription des contrats de Siout, on paraît avoir tenu compte en effet de cette différence, ex.: {  (I, 305) «le 5^{ème} des 5 jours en plus de l'année». Malheureusement, on avait écrit plus

haut: {  (I, 297).

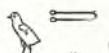
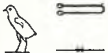
En dehors d'Assiout, M. Lesquier pourrait citer à l'appui de son dire quelques exemples:  «le jour 3» (*Hammâmât*, 149);  «le jour 4»,  «le jour 6» (*Urkunden*, I, 10, 91); mais dans l'immense majorité des cas, les chiffres qui indiquent le jour sont écrits par des barres verticales:

 «le jour 15» (lettre de Pepi II à Harkhouf). Par contre le même Harkhouf écrit en chiffres horizontaux:   (B, 5) «en 7 mois» et ceux qui rédigerent l'inscription d'Ati au ouâdi Hammâmât (n. 169) ont poussé l'irrévérence à l'égard des règles de grammaire jusqu'à écrire, en employant des traits horizontaux pour le mois, et des traits verticaux pour le jour: {      «L'an 1, le 4^{ème} mois de l'inondation, jour 2».

Ces faits prouvent simplement que la coutume ancienne d'écrire les 9 premiers nombres avec des barres horizontales ne disparut pas du jour au lendemain; les scribes se plaignaient de temps en temps à la ressusciter.

§ 287.

M. Lesquier pense que le  initial de *wts* n'est jamais écrit. Comment saurions nous, en ce cas, qu'il y a un  initial? M. Erman (*Aeg. Gr.* 261) disait seulement que

 est une forme plus jeune de , ce qui serait plus conforme à la vraisemblance. Nous croyons néanmoins qu'il y a deux verbes différents, l'un se lisant , l'autre se lisant . Le premier est déterminé à toutes les époques par  qui représente un support de balance et signifie au propre: «accrocher au support de la balance»¹. Le second est accompagné, dans les textes des pyramides, par  qui sert de déterminatif phonétique, parce que le coffre de cette forme porte le nom ; mais plus tard il est déterminé, comme , par . Comment s'est accomplie cette substitution? Très probablement, par l'intermédiaire du hiératique. Déjà au Moyen Empire, dans les inscriptions,  n'est plus déterminé par le coffre, mais par le chevet  (3 exemples à Assiout: IV, 10 et 2 inédits) ou par  et dans les textes hiératiques de la même époque, les 3 verbes ,  et  ont un déterminatif commun. On sait qu'en hiératique des hiéroglyphes assez différents aboutissent souvent à une forme unique et que les orthographes des inscriptions sont souvent influencées par les orthographes hiératiques. Nous en avons ici un exemple: Dans

¹ A Deir el Bahari (III 81) le dieu Thot est représenté comme il accroche une balance au support. Légende:



Thot pour peser l'argent, l'or, l'électrum, la malachite et toutes les pierres précieuses."

beaucoup de textes hiéroglyphiques du Moyen et du Nouvel Empire nos 3 mots sont déterminés par  qui n'est pas le signe  primitif, mais le signe hiératique redressé.

§ 299.

Dans les temples et les tombeaux la plupart des grandes inscriptions murales sont disposées en colonnes verticales; c'est surtout sur les stèles qu'on a écrit en lignes horizontales.

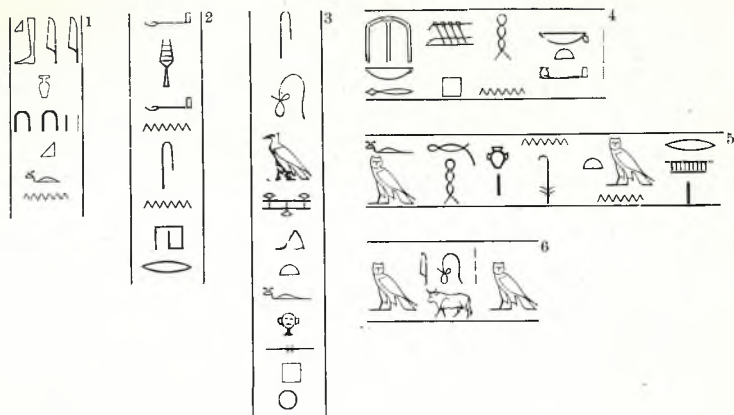
Quand deux inscriptions se font pendant, de chaque côté d'une porte par exemple, les signes de chaque inscription regardent tous deux vers la porte: sur l'inscription de gauche ils sont écrits de droite à gauche; c'est le contraire sur l'inscription de droite. Dans les scènes des tombeaux, on inscrit parfois au dessus des personnages les propos qu'ils échangent: la légende est tournée vers la même direction que le personnage qui a prononcé les paroles transcrites.

§ 300, a.

Un signe tel que  occupe ordinairement la hauteur d'une ligne horizontale; un signe tel que  la largeur d'une ligne verticale. Dans une ligne verticale on peut faire tenir en face les uns des autres 2, 3, 4 ou même 5 signes analogues à  et, dans une ligne horizontale, de 2 à 5 signes analogues à .

§ 300, b.

Les Egyptiens ne se croyaient pas obligés de faire avec les hiéroglyphes des carrés, ni même des sortes de carrés. Les graveurs recherchent volontiers une certaine régularité tout en évitant les vides, mais ce n'est pas toujours le cas, comme on le verra dans les exemples suivants tirés de textes du Moyen Empire où l'on a respecté la disposition originale:



§ 301.

Au tombeau de Ti  et  voisinent dans le mot    ; la tête du  est plus ronde, la queue est plus large que celle du . A Deir el Bahari j'ai constaté sur l'original la même différence. C'est surtout dans les textes écrits en hiéroglyphes linéaires que ces deux signes avaient à peu près la même forme, jusqu'au jour où on les distingua en ajoutant à  un petit appendice: . Dans les textes du M. E. l'oiseau *nh* ressemble souvent à ; parfois il porte au cou la lettre  (*Siout* III, 46, contrôlé sur l'original).

¹ Siout I, 293: les signes sont groupés de manière à montrer la division des mots.

² Siout I, 282.

³ Siout III, 14: les signes succèdent sans être groupés.

⁴ Sirenpouit, *Ä Z*, t. XLV, p. V, l. 5.

⁵ Hammâmât 114, 8.

⁶ Ibid. 114, 14: les signes sont enchevêtrés de façon à perdre le moins de place possible.

§ 303.

Si on voulait suivre les conseils de M. Lesquier en matière de transcription, il faudrait toujours transcrire

 : *sdm*, même dans un texte du M. E. où le mot, quand il est en toutes lettres, s'écrit   . Si l'on tient à transcrire, il faut au contraire donner aux signes figuratifs ou syllabiques la valeur qu'ils ont à l'époque du texte qu'on a sous les yeux, du moins quand ils ont une valeur fixe; mais le signe  admet également au Nouvel Empire les compléments — ou : Dans ce cas, que fera M. Lesquier? En s'habituant à toujours citer les textes en hiéroglyphes, on se délivre de problèmes bien gênants.

Tableau des signes.

M. Lesquier a reproduit, presque sans y apporter de changements, le tableau des signes de la grammaire d'Erman où les signes sont répartis en 25 catégories désignées par des lettres et précédés de numéros qui ne se suivent pas. Cette disposition inattendue vient de ce que le tableau des signes de M. Erman n'est qu'un extrait du catalogue des types de la fonderie Theinhardt. Le but de M. Erman était évidemment de faciliter la correction des articles et des ouvrages imprimés en Allemagne. Mais, dans un livre français, ce but ne paraît pas très utile. Or, M. Lesquier a bien supprimé les numéros affectés aux signes, mais il a conservé la division en 25 catégories et laissé à chacune son contenu, se contentant d'indiquer quelques-uns des signes qui devaient être transportés d'une catégorie dans l'autre. M. Lesquier n'a pas osé prendre sur lui de changer ces signes de place. Il n'est donc pas choqué de voir le fuseau  au milieu des

plantes et la boucle de ceinture  parmi les bâtiments?

Dans un tableau des signes on s'attend à apprendre ce que représente chaque hiéroglyphe. M. Lesquier ne le dit pas toujours ou le dit incomplètement; il ne suffisait pas de dire que  est un canard. Les Egyptiens ont représenté dans les tombeaux plus de douze espèces de canards qui avaient des noms différents et que les naturalistes ont identifiés; ils nous ont appris que  est le canard *pilet*. M. Lesquier aurait dû le dire pour donner une idée de la minutie des anciens Egyptiens, mais il n'avait pas besoin d'écrire le mot «fils» à côté de  ni le mot «unir» à côté de . C'est dans un lexique que les débutants apprendront qu'il y a un mot  signifiant «fils» et un mot  signifiant «unir». Il fallait encore distinguer les valeurs des signes: figurative, phonétique ou déterminative. On aurait obtenu un tableau ainsi composé:

	<i>figuratif</i>	<i>phonétique déterminatif</i>
canard pilet	  nom du canard pilet  =   «oiseau»	 noms d'oiseaux et d'insectes

A.

 et  ont l'un comme l'autre dans les textes des pyramides les deux valeurs  et ; mais, dans les tombeaux antérieurs à la VI^{ème} dynastie,  n'a que la valeur ,  n'a que la valeur . Le mot  signifie «notable». Le déterminatif est un personnage debout, tenant une grande canne droite, tel que se sont fait représenter les propriétaires de mastabas qui étaient tous des gens d'im-

portance. A ma connaissance, les seuls qui fassent usage de grands bâtons fourchus sont les bûteliers qui s'en servent pour pousser leurs canots de papyrus et souvent aussi pour faire tomber leurs camarades dans l'eau. Je serais donc tenté de croire, mais sans pouvoir en fournir la preuve, que  est un bûtelier muni de sa perche et qu'il existe un mot  signifiant bûtelier. La confusion entre  et  a été facilitée parce que l'adjectif  a tous les sens du français «grand»: lorsqu'il signifie «grand personnage» il est synonyme de



Ajouter la valeur  . Ce signe sert de déterminatif phonétique dans les noms propres         .

¹ Les mots signifiant «mourir» sont déterminés par  ou par  (le signe hiératique redressé) qui font même parfois fonction de figuratifs:  (*Caire* 20536,7) et  (*Hammâmât* 113, 15). Les mots signifiant «ennemis» sont déterminés aussi bien par  que par , sans doute parce que le sort des ennemis de l'Egypte était d'être massacrés. Dans les inscriptions soignées on peut même distinguer s'il s'agit d'un nègre ou d'un sémite.

 est à ranger dans la catégorie des signes figuratifs qui se combinent avec un élément phonétique: ,  etc.; c'est un homme qui se cache derrière le phonétique . Plus tard, le signe complexe détermine tous les mots qui signifient «se cacher».

¹ Le signe exact manque.

 à la valeur phonétique *nb* dans   (*Sheikh Saïd*, pl. IV; *Deir el Gebrawi* I, pl. XIX).

B.

 n'est pas le signe primitif. Avant le Nouvel Empire on trouve  (Möller, *Paleographie* I, 66—67), une femme au dessus de 3 traits verticaux qui pourraient représenter des gouttes de liquide (voir les exemples anciens du signe ) , ou  , une femme accouchant du signe  , ou encore une femme assise, les bras écartés (*Hammâmât* 110, 5; *Siout* V, 12). Le signe  peut avoir été créé par imitation du signe hiératique où les 3 traits de  ou de  sont très raccourcis.

D.

 phonétique *rm* dans le mot    tombeau de Mera, A, 6 et Davies, *Deir el Gebrawi* II, pl. 5).

 est figuratif dans   (B H, I, 22) «Menat-[Khoufou]».

 a la valeur  sous l'A. E. (Harkhouf D 25). A la même époque il détermine plusieurs signes qui seront plus tard déterminés par ; ce dernier signe n'apparaît qu'au M. E.; il n'est fréquent qu'à partir de la XVIII^{ème} dynastie.

 figuratif ayant la valeur   :   et  au tombeau de Tî et dans des textes saïtes.

Il a les valeurs *pd* et *rd*; la lecture *ghs* doit être abandonnée comme l'a montré Dévaud (*Sphinx* XIII, 89). L'animal  (*Urk.* IV, 755) a peut-être pour nom: *pds*. Il faudrait voir sur l'original si le déterminatif est assez précis pour être identifié et s'il représente une gazelle.

Le signe   avait sans doute à l'origine une forme différente de : voir l'exemple du Ouna, 20,

E.

 Le chevreau dansant n'apparaît, je crois, qu'après la XVIII^{ème} dynastie. Il remplace alors l'ancien déterminatif du mot      «danser» et détermine aussi le son   dans beaucoup d'autres mots au lieu du signe ancien .

 ne représente pas une outre. En égyptien, une outre se dit   avec un déterminatif qui représente une outre et sa corde (*Deshasheh*, pl. XVII et XIX), déterminatif qui est employé figurativement dans *Hammâmât*, I, 5 et 114, 13.  est une peau de boeuf ou d'antilope pliée en 2.

F.

 Dans les inscriptions gravées à côté du défunt prenant son repas et qui nous apprennent quels animaux ont fourni les morceaux de viande, les noms de ces animaux (boeuf sauvage, boeuf engraisé, oryx, bouquetin, bubale, gazelle, hyène) sont écrits au moyen de figuratifs qui représentent non l'animal entier, mais seulement sa tête. A l'échelle des signes, tous les corps des animaux se ressemblent; on les reconnaît surtout à la tête. En ne dessinant que la tête il était possible de la représenter plus clairement. Pour la

même raison on a écrit    (Harkhouf, B, 6) et employé  ( ) et  (). Au mastaba du Louvre un signe à lecture inconnue représente une tête d'âne.

 Le mot   est le nom du bubale, animal dont les cornes sont en forme de lyre.

 est le membre antérieur du boeuf, non la cuisse, cf.: Loret, *Préface à la faune momifiée de l'ancienne Egypte* par Lortet et Gaillard, p. VII.

 est une forme tardive qui vient du hiératique.

 La valeur   de ce signe doit venir du mot   «le tibia et sa chair».

G.

 La lecture *ôk* est elle prouvée pour ce signe? Dans les mots    et   au tombeau de Ti où les hiéroglyphes sont admirables, l'oiseau  est toujours fait de la même façon. Or, s'il n'y a pas eu à l'origine deux oiseaux différents, on ne peut admettre deux lectures.

 représente le canard *siffleur* (en égyptien  ,   ). Un bel exemple colorié est publié dans *Beni-Hasan* III, pl. II, 11. Il se distingue du *pilet* par l'absence des deux plumes longues de la queue et par un cou plus court. Il n'a rien de commun avec le signe auquel M. Lesquier attribue *w*³.

 Ce signe a été lu pendant longtemps  , puis  . M. Dévaud (*Sphinx*, XIII, 110) a résumé les arguments en faveur de cette dernière lecture, argu-

ments indirects, parfaitement probants d'ailleurs. Toutefois, il n'est pas sans intérêt de signaler que  se trouve entouré de ces compléments phonétiques dans une légende de l'A. E.:    «secouer le froment» (Caire, 1535).

H.

7 Ajouter la valeur , cf.: *Sphinx* XVIII, 188.

I.

 Le crocodile à queue recourbée déterminant le mot  n'est employé qu'à partir du M. E. Sous l'Ancien Empire on ne connaît qu'un exemple de ce mot écrit avec le crocodile:    (nom propre, dans le tombeau de Ptah-hotep à Saqqarah). Le crocodile n'a pas la queue recourbée et ne se distingue en rien du signe   ou du déterminatif de  .

K.

Le chapitre des poissons est à refaire en entier, cf.: *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. XI, pp. 40 et sqq.

M.

 représente un panache de roseau. Le signe est pris au propre dans cet exemple que M. Loret m'a gracieusement communiqué:        (Ebers 49, 2)

«panache de roseau». J'ai vu à Medinet-Habou¹ une fort belle scène de chasse: un boeuf sauvage se jette pour échapper à la poursuite dans un marécage bordé de roseaux. Les panaches de ces roseaux ressemblent exactement au  qui dans les exemples coloriés est peint en vert.

 Au M. E. les signes  () et  () ont des formes différentes.

 Il faut noter que sous l'A. E. le signe  est parfois, non toujours, traversé par une sorte de fil: . On admet généralement que  est une massue, mais on sait aussi que le nom de l'oignon s'écrit    (Loret, *Sphinx*, VIII, 145). Au dessous de    il y a dans le tombeau de Ptah-Chepses à Abousir², parmi d'autres plantes, un paquet d'oignons qui présentent une assez grande ressemblance avec le signe . Il est donc vraisemblable que deux signes homophones se sont absorbés l'un l'autre.

 est une forme plus récente, inspirée de la forme hiératique de même que  ³ qui apparaît au N. E. (*Urk.* IV, 705, 10).

 détermine dans le tombeau de Ti les mots  
 «raisin»,   «vin»,  «jardin» et  .

Q.

 représente un tertre avec 3 touffes d'herbes, cf.: Loret, *Revue égyptologique*, X, 87 et sqq.

¹ Bâtiment sud du grand pylone, côté ouest.

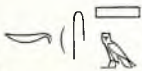
² Inédit, d'après ma copie.

³ Lire  traversé de .

 est sous l'A. E. un rectangle très allongé  où certains voient une flûte, à cause de  «double flûte»; cette supposition est peu vraisemblable, car dans le déterminatif de  on a soigneusement reproduit les détails intérieurs (Caire 1533) tandis qu'à l'intérieur de  on ne voit jamais rien.

 semble bien représenter le filet à prendre les poissons; mais le terme sportif écrit au moyen de ce signe désigne non une opération de pêche, mais un procédé de chasse dans le désert qui consiste à pousser des taureaux sauvages et des antilopes dans un endroit limité par des filets: cette scène est reproduite dans presque tous les tombeaux.

T.

Le fusil à aiguiser qui se lit  et le signe  ( ) qui représente une aiguille n'ont rien de commun.  est un figuratif se lisant *ds*:     la maison des couteaux» (tombeau de Meten).

U.

 Ajouter la valeur *gn*: Le nom de l'oiseau   (Beni Hasan, t. 15, paroi nord, reg. 6) est écrit dans le tombeau de Ti   Cf. au Nouvel Empire le mot    (Urk. IV 199).

W.

 est un four à cuire la poterie. Au tombeau de Ti, au dessus d'un four en activité, se lit la légende:     «chauffer le four». Le signe  est la reproduction exacte du four.

X.

⊙ est une aire où l'on a battu le blé; ⊙ est une forme récente et fautive imitée du hiératique.

● Jusqu'au N. E. les raies du crible sont horizontales. Si on pouvait préciser à quel moment apparut ● avec les raies obliques, on aurait un bon indice pour dater des textes dépourvus de noms royaux.

Y.

 détermine le mot   «échiquier» (*Medum*, pl. 13), cf. le nom propre   (*Caire*, 20274).

Le moment est venu de porter un jugement d'ensemble sur la grammaire de M. Lesquier. M. Lesquier s'étant qualifié lui-même de débutant, il suffira d'ajouter que l'entreprise d'écrire une grammaire était évidemment au dessus des forces d'un débutant. M. Lesquier s'est imaginé que la grammaire égyptienne était, grâce à Erman et à Sethe, si définitivement constituée qu'on pouvait maintenant se dispenser de toute recherche personnelle. Il n'était malheureusement pas seul de cet avis: quelques-uns de ses collègues en étaient au point de ne pouvoir rencontrer dans un texte le pronom  sans mentionner que ce pronom était employé en vertu du paragraphe X de la grammaire d'Erman. Parce qu'il a partagé cette admiration maladroite pour un livre qui a d'ailleurs son mérite et son utilité, M. Lesquier a écrit la première grammaire égyptienne en français qui, loin d'être en progrès sur la précédente, nous ramène en arrière.

Villefranche sur Saône, 20 Janvier 1915.

Pierre Montet.

GUSTAVE JÉQUIER, Histoire de la civilisation égyptienne. Paris.
Librairie Payot et C^{ie} 1913.

Dans ce livre M. Jéquier a condensé les résultats de vastes recherches.

Le but de l'auteur est d'étudier successivement « toutes les grandes étapes de la civilisation égyptienne, de montrer les progrès réalisés peu à peu malgré les secousses et les changements de régime, en groupant les résultats acquis autour d'un rapide aperçu de l'histoire elle-même, comme aussi d'indiquer la naissance des arts, des industries, des différentes branches de la civilisation égyptienne, leur expansion progressive dans les pays limitrophes, et la part qui leur revient dans le développement de la culture générale ». Il veut réagir contre la vieille légende de l'Égypte immuable, séparée du reste de l'humanité.

L'idée est bonne. La civilisation égyptienne a eu une influence considérable sur le développement du monde ancien. Le livre de M. Jéquier montre clairement que c'est là une vérité qu'on ne doit pas oublier. La méthode que l'auteur a suivie est rationnelle: elle permet au grand public de pénétrer dans la connaissance de la vie des anciens Égyptiens.

Autour d'un rapide aperçu de l'histoire d'Égypte, l'auteur a groupé les différentes périodes de la civilisation du pays. Après avoir étudié les sources de l'histoire d'Égypte, il a consacré deux chapitres intéressants à l'Égypte légendaire et à l'Égypte archaïque. On retrouve ici tout ce qu'on désire apprendre. À mesure que se déroule l'étude de l'auteur, le lecteur acquiert une connaissance approfondie des résultats auxquels est parvenue la science moderne. L'étude de la période archaïque est in-

structive surtout grâce à l'excellente rédaction que l'auteur a donnée à ce chapitre.

J'attache personnellement beaucoup de valeur à la description de l'époque thinite (chap. IV). Plusieurs questions importantes se présentent, lorsqu'on passe à faire l'histoire de cette époque. Il est souvent difficile de sortir du domaine des hypothèses. M. Jéquier explique les points obscurs, il rend compte des monuments et en tire des conclusions intéressantes quant à la civilisation pendant cette période.

Pour les autres portions de son livre, l'auteur a suivi le même principe. Il décrit pas à pas les progrès de la civilisation égyptienne et indique les caractères distinctifs de chaque période. Le tableau d'ensemble qui est le résultat de son livre est d'une grande valeur.

La bibliographie que M. Jéquier a dressée à la fin de son livre rendra service aux lecteurs. Elle comprend les principaux ouvrages concernant les divers domaines de l'Égyptologie.

Upsala, janvier 1915.

Ernst Andersson.

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

paraît par fascicules d'environ 3 feuilles d'impression in 8°; six fascicules formeront un volume de prix de 18 francs; 14 sh. 6 d.; 15 M.

Messieurs les éditeurs sont priés d'envoyer leurs publications égyptologiques au Directeur de la Revue, lequel aura soin de les confier à des juges compétents, capables de les critiquer avec impartialité et autorité.

Prière d'adresser toute la correspondance à

M. Ernst Andersson

Sphinx

Upsala.

LE MUSÉON

Études philologiques, historiques et religieuses publié par
PH. COLINET et L. DE LA VALLÉE POUSSIN.

Fondé en 1881 par CH. DE HARLEZ

Le *Muséon* paraît en 4 livraisons par an. — Prix d'abonnement:

Pour la Belgique: 10,00 fr. par an.

Pour l'étranger: 12,50 fr. par an.

Toutes les communications relatives à la rédaction seront adressées à l'un des deux directeurs; celles relatives à l'administration, au Bureau de la Revue, 3, Place de l'Université, Louvain (Belgique).

Vient de paraître:

ALEXANDREA AD ÆGYPTUM. Guide de la ville ancienne
et moderne et du Musée gréco-romain par E. BRECCIA.
Bergamo. Istituto italiano d'arti grafiche 1914.

 *La reproduction des articles publiés par SPHINX est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.*

SPHINX

REVUE CRITIQUE

8280

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

FONDÉE PAR KARL PIEHL

publiée

avec la collaboration de MM. Amélineau, Baillet, Basset, De Bissing,
Daressy, Jacoby, Jéquier, Legge, Legrain, Loret, Montet,
Moret, Naville, Reich

par

ERNST ANDERSSON

Professeur Agrégé d'Égyptologie à l'Université d'Upsala
Directeur de la Revue

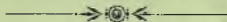
GEORGE FOUCART

Directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire
Secrétaire de la Rédaction



Vol. XIX — Fasc. III

Publication subventionnée par l'État



A.-B. Akademiska Bokhandeln
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS (VI^e)

Paul Gauthier
13, Rue Jacob
PARIS (VI^e)

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden
LONDON

Librairies E. Flammarion & A. Vaillant
34, Rue Paradis et 41, Rue de la Daise
MARSEILLE

Le numéro: 3 fcs.; 2 sh. 6 d.; 2 M. 50 pf.

SCD BORDEAUX 3



3SCD0160365

Prix de l'abonnement d'un an: 18 francs; 14 sh. 6 d.; 15 M.

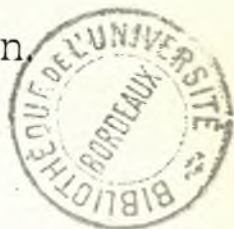
Sommaire

A. Articles de fond:	Page
ERNST AKMAR, Étude sur le Rituel du culte divin	65
E. O. ARENANDER, Observations sur l'ouvrage de MM. Lortet et Gaillard: «La faune momifiée de l'ancienne Égypte»	81
B. Cômpte rendu analytique:	
H. R. HALL, Letters of Champollion Le Jeune and of Seyf- farth to Sir William Gell. [ERNST AKMAR]	91
Notice par le Directeur de Le Sphinx	96



Étude
sur
Le rituel du culte divin.

Par
Ernst Akmar.



Seulement maintenant j'ai le loisir de continuer la série d'observations que j'ai faites à plusieurs reprises en étudiant le texte hiératique que M. Moret a traduit et commenté dans son travail: «Le rituel du culte divin journalier en Égypte d'après les papyrus de Berlin et les textes du temple de Sêti I^{er}, à Abydos», Paris 1902. Le premier article que j'ai publié à ce sujet dans le volume XII, 1 de *Le Sphinx*, ne contient pas grand'chose; pourtant en faisant des cours sur le rituel, j'ai appris que mes observations ont rendu service.

Au point de vue de philologie à proprement parler le document hiératique n° 3055 du Musée de Berlin paraît facile à expliquer. Les phrases sont d'une structure peu complexe, de sorte que, de prime abord, le traducteur se croit devant une tâche peu pénible. Toutefois on apprend par expérience que cette impression contribue à dérouter le traducteur, en tant qu'il ne considère pas qu'une phrase simple et dont l'explication est claire d'après le lexique et la grammaire sert souvent à rendre une certaine idée religieuse. La rédaction des formules que le grand prêtre prononce en célébrant

le culte divin est vague: c'est un mélange d'idées dont nous ne pouvons toujours concevoir le vrai sens. Je crois que les points obscurs seront de beaucoup moins incertains, si l'on examine d'une façon précise les constructions et la forme graphique qu'elles ont dans les documents. J'estime d'ailleurs que l'étude philologique de cette sorte de textes ouvrira la porte à l'intelligence exacte de leur contenu et que la méthode comparative ne doit être appliquée que dans les cas où dans l'état actuel de notre science, il n'est pas possible de parvenir à une analyse de l'original à l'aide du lexique et de la grammaire.

J'illustrerai ma manière de voir par un exemple emprunté au rituel d'après le papyrus de Berlin. Le chapitre 15 (V, 6—8) est ainsi conçu:

: «Chapitre de se prosterner, la face abaissée»:

: «Paroles à dire:

je me prosterne, ma face est abaissée, je t'apporte les dons légitimes. Je ne te contemplerai point, je ne lèverai point

¹ Le texte hiératique donne ; cette leçon s'explique aisément, si l'on considère la ressemblance qui existe entre les signes hiératiques  et . Il va sans dire que nous devons transcrire  .

. Nous trouvons en effet cette forme exacte pl. 12 1, 2 où le rituel répète le même chapitre.

ma face en haut. Je ne prononce pas cela dans une mauvaise intention, je ne rapproche pas ta personnalité de celle d'un autre dieu».

M. Moret traduit (op. cit., p. 61—62): «Chapitre de flairer la terre, la face baissée. Paroles à dire: «Je flairer la terre, ma face baissée, je te fais monter les offrandes. Pas un dieu n'a fait ce que j'ai fait, et je n'ai pas porté la face vers le ciel, et je n'ai pas été violent pour (t')effrayer, et je n'ai pas façonné ta peau pour un autre dieu».

Je ferai une analyse des termes employés dans ce chapitre.

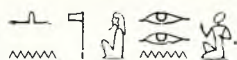
Tout d'abord il convient de rappeler les observations que M. Naville a présentées à propos de ce chapitre dans son compte rendu du travail de M. Moret¹. «Si l'on considère ce texte au point de vue grammatical, écrit M. Naville

(loc. cit. p. 149), on remarquera que la négation  a la forme qui dans le Livre des Morts, presque sans exception dans les éditions anciennes, se rapporte à un acte à la fois présent et futur, par opposition à  qui est la négation du passé. Dans les textes du rituel cet usage n'est nullement appliqué avec la même régularité. Cependant faut-il toujours traduire ces phrases négatives au passé? Ne faut-il pas au contraire y voir un futur, surtout lorsqu'il s'agit de rassurer le dieu comme dans ce cas-ci. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il s'agit ici non d'actes que le prêtre n'a pas faits, mais d'actes qu'il promet de ne pas faire. Je traduis donc: «Je flairer la terre (je me prosterne), ma face est abaissée, je t'apporte des offrandes. Je ne te contemplerai point, je ne lèverai point ma face en haut».

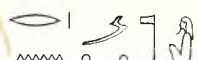
Je veux profiter des conseils de M. Naville. Le sens des formules devient plus clair, si l'on met en pratique sa manière de voir.

¹ Sphinx, VII, pp. 143—150.

Je crois pourtant que le point le plus intéressant réside dans la question de savoir comment il faut expliquer la phrase



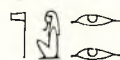
Elle n'est pas complexe, mais elle prête matière à une observation qui nous sera utile. Si l'on dégage cette phrase de celles qui précèdent et qui suivent, on n'aura peut-être rien à redire à la traduction: «Pas un dieu n'a fait ce que j'ai fait», puisque le sens ordinaire du verbe  est «faire». Cette façon de procéder est bonne en soi, mais elle ne tire pas au clair l'idée que le prêtre veut exprimer. Il ne s'agit pas ici de confirmer l'acte du prosternement par la déclaration: «pas un dieu n'a fait ce que j'ai fait». Le prêtre s'engage, dit Naville (Sphinx, VII, p. 149) «à rester tête baissée, la face en terre, quand il présentera au dieu des offrandes. Non seulement il ne regardera pas le dieu, mais il ne lèvera même pas la tête». Le cha-

pitre II dont le titre est  nous apprend que

la manière de  est un acte cérémonial.

Le groupe hiéroglyphique qui sert à représenter cette façon de contempler est une expression unique. Les variantes

graphiques  (Dendérah, Edfou),

 (Dendérah),  (Abydos) font voir que nous

n'avons pas affaire à deux mots séparés l'un de l'autre, mais à un mot simple «regarder, contempler», dont le déterminatif

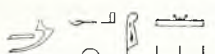
 et varr., indique le sens spécial que nous devons lui attribuer dans l'ordre d'idées où il apparaît.

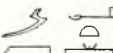
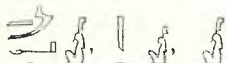
J'ai emprunté cette explication à l'article de M. Naville. C'est la contemplation cérémoniale ou religieuse à laquelle

le prêtre fait allusion, lorsqu'il assure: 

«je ne te contemplerai point». La leçon  que donne le passage correspondant du rituel d'Abydos¹ ne modifie pas cette conception.

On ne saura dire précisément s'il faut rendre la locution : «je t'apporte les dons

légitimes». Le prêtre déclare qu'il apporte , et la commune opinion est que ce mot veut dire «offrandes». Or j'imagine que l'esprit des formules modifie le sens du mot. Le prêtre assure qu'il n'apporte que ce qu'il est juste de présenter:  «ce qui est vrai» ou »ce qui

est légitime», car le sens de  est non seulement «la vérité», mais aussi bien «la loi, la règle». Pour exprimer la même idée on emploie souvent la personnification de la vérité et de la loi: l'offrande est donc transformée en la déesse , et varr. La notion *maat* s'assimile

à l'offrande matérielle. Celui qui fait l'offrande de la déesse Maat, ou qui présente l'offrande sous la forme de ce symbole, s'engage par ce fait même à faire ce qu'il faut faire et à apporter précisément ce qu'il faut apporter. C'est, à mon sens, la meilleure déclaration que l'officiant puisse faire de sa bonne intention.

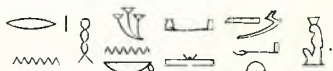
Je ne me dissimule point que j'ai exprimé une opinion qui ne s'accorde pas avec l'interprétation que M. Moret a fournie. Le problème est de déterminer la signification qu'on doit attacher à la présentation de Maat.

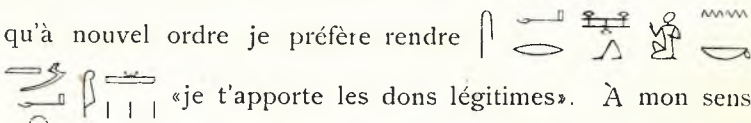
M. Moret a mis cette question à l'étude, et il est juste de dire que son interprétation est intéressante². M. Naville

¹ MARIETTE, Abydos, t. I, p. 61, 25^e tableau (chapelle d'Amon).

² Cf. Le rituel du culte divin, etc., pp. 147 et suiv.

a proposé une explication un peu différente dont je cite, chemin faisant, les mots suivants¹: «Le Page Renouf dans plusieurs de ses travaux revient sur le sens de  qui selon lui n'est pas la vérité, mais la loi, la règle. Or il me semble qu'en donnant à un dieu l'emblème de la loi, celui qui présente cette offrande fait entendre au dieu qu'il lui accorde le droit de lui imposer la loi, et qu'il le considérera désormais comme son juge, aux arrêts et à la volonté duquel il est prêt à se soumettre. C'est, à mon sens, un moyen de faire hommage au dieu, de lui déclarer qu'on le reconnaît pour son souverain et pour son maître; et l'emblème de la déesse n'est que le gage de cet acte de soumission. De là vient que cette offrande est si fréquente et se trouve souvent parmi les premières, près de l'entrée.»

Je ne suivrai pas dans cet ordre d'idées la discussion de cette question. Je dirai peut-être un mot sur la nature de Maat à titre d'objet d'offrande, au cas que j'aie l'occasion de continuer mes études sur le rituel du culte divin jusqu'au chapitre 42 dont le titre est . Jus-

qu'à nouvel ordre je préfère rendre  «je t'apporte les dons légitimes». À mon sens l'officiant assure en prononçant cette phrase qu'il est venu dans des bonnes intentions. Il veut donc faire tout ce qu'il faut faire.

Voyons, si cette conception s'accorde avec la suite des formules qui constituent ce chapitre.

Après avoir dit les paroles  «je ne te contemplerai point,

¹ Sphinx, VII, p. 147—148.

d'une force quelconque»¹ s'accorde bien avec cette conception.

Or l'expression phonétique   apparaît aussi avec le déterminatif  qui modifie encore le sens. Le verbe s'écrit

en pareil cas    litt.: «émettre un son». Un bon

exemple se rencontre dans les Mémoires de Sinouhit:                                                                           

les rituels d'Abydos il est le complément direct du verbe
  J'aborderai cette question encore une fois¹, mais
 avant d'y procéder, je m'arrêterai à ce qu'a dit M. Moret
 au sujet du verbe  .

Ce terme exprime selon lui «souvent les violences contre
 lesquelles on prémunit les défunts» (Rituel du culte divin, p.
 62, note 1). Il renvoie aux passages suivants du Livre des
 Morts: chap. 40, 6; 127, 3—4; 149, 20—21, mais il ne les a
 pas reproduits. Il sera donc utile de remonter à l'original.

Le premier passage est emprunté au chapitre 40 dont
 le titre est         d'après
 le papyrus de Turin. L'édition de M. Naville — Das aegyptische Tottenbuch der XVIII. bis XX. Dynastie, I, pl. 54. —
 ne fait voir que les fragments du titre:    

  Restitution faite, nous aurons la leçon  

     : «chapitre de repousser le dé-
 voreur de l'âne». Les formules varient, mais on revient tou-
 jours à l'idée de repousser et d'éloigner le mal. En vertu
 de ces formules le défunt se garantit des ruses des puissan-
 ces offensives. Vers la fin du chapitre nous rencontrons les
 phrases que voici — je les reproduis d'après le papyrus de Tu-
 rin (chap. 40, l. 6) pour ensuite donner la leçon de l'édition

de M. Naville —:        

      : «Je ne serai pas maltraité, on
 ne me perdra pas». Prise au pied de la lettre, la proposition

¹ Cf. Sphinx, XII, p. 20.

En raison de ces vérifications je crois pouvoir affirmer que le mot   n'exprime pas dans cet ordre d'idées «les violences contre lesquelles on prémunit les défunts», mais qu'il garde le sens «jeter, lancer, renverser», tout en subissant les modifications que demande le contexte.

J'ai dit plus haut que pour préciser la signification qu'il faut attacher à   dans le passage du rituel que nous examinons, il nous reste à expliquer ce que veut dire  

  M. Moret, qui traduit «je n'ai pas été violent pour (t')effrayer», renvoie, pour le sens de *sat*, au Dictionnaire de Brugsch, p. 1354. Nous y retrouvons le mot    et différentes variantes graphiques — je cite chemin faisant   et               

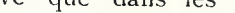
Hierogl. Gr., § 345, p. 98. C'est évidemment le même mot qui apparaît dans le texte du rituel. L'officiant est venu dans une bonne intention, il déclare qu'il n'y a pas d'arrière-pensée dans les formules qu'il prononce. Il ne se sert pas de ruses, il ne s'approche pas du dieu par des mensonges. Que ces locutions soient conformes aux conceptions des Égyptiens, cela ressort de différents passages empruntés à d'autres textes, p. ex.



«n'entrez pas dans des mauvaises intentions,
ne dites pas des mensonges dans sa maison» (Mariette, Den-
derah, t. I, pl. 16 a, 4, cf. Brugsch, Dict. Suppl., p. 982);



«n'entrez pas dans des mauvaises intention, ne dites pas des mensonges dans son temple» (Edfou, cf. E. von Bergmann, Hieroglyphische Inschriften, III, pl. 6o, l. 1, qui traduit (*ibid.* p. 43): «nicht tretet ein mit Schmutz, nicht sprecht Lüge in seinem Hause»).

Cette analyse me porte à affirmer que nous devons rendre la proposition  : «je ne prononce pas cela dans une mauvaise intention». J'ai bien observé que dans les rituels d'Abydos le mot *sat* est le complément direct du verbe *out*¹:

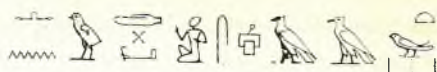
Chapelle d'Horus:

d'Isis

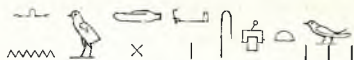
» d'Osiris:

¹ MARIETTE, Abydos, t. I, p. 61, 25^e tableau.

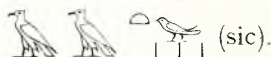
Chapelle d'Amon :



» d'Harmachis :

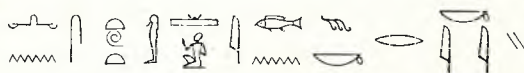


» de Ptah :



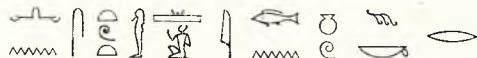
Cette leçon confirme mon explication.

La phrase



terminé le chapitre 15 d'après le papyrus de Berlin. Cette formule se voit déjà au chapitre 14 où la rédaction est

est un peu différente :



terminé le chapitre 15 d'après le papyrus de Berlin. Cette formule se voit déjà au chapitre 14 où la rédaction est un peu différente : M. Moret, qui traduit : « je n'ai pas façonné ta peau pour un autre dieu », est d'avis qu'il « s'agit de 'façonner en forme de statue' (stout) une peau, dont le nom annou est à rapprocher du terme qui désigne la peau de bête

(anou, cutis) —

il renvoie au Dict. de Brugsch, p. 88—90, Suppl., p. 93. « Façonner, modeler la peau du dieu », c'est probablement draper la statue divine de la peau typhonienne », dit M. Moret, et il ajoute : « C'est que, par la vertu de la peau endossée, telle divinité rivale eût pu être redoutable au dieu » (Rituel du culte divin, etc., p. 61).

Je ne veux pas contester que le raisonnement de M.

Moret ne soit possible au cas qu'on adopte sa traduction. S'il se confirme que le verbe *stout* ne veut pas dire «façonner en forme de statue» et que son complément direct *annou* n'est pas «la peau», il ne reste qu'à trouver une autre explication.

Le verbe  , et varr., admet le sens «avoir de ressemblance, ressembler» (Brugsch, Dict., p. 1531 et Suppl., p. 1316)¹. Il se construit avec la preposition : «ressembler à». La forme causative   s'unit aussi avec  et signifie «comparer à, égaler à, rapprocher de». Ce développement du sens est logique, tandis que la signification «façonner en forme de statue» fait présumer qu'il n'est pas possible de comprendre la phrase où se voit le verbe en question, à moins qu'on ne remonte jusqu'à une traduction strictement littérale. Je ne crois pas qu'on est contraint de procéder de cette façon.

J'ai déjà dit que la construction avec  — qui est fréquente après le verbe *tout* et par conséquent régulière après la forme causative — milite en faveur du sens «comparer à, rapprocher de». Les rituels d'Abydos remplacent  par :

Chapelle d'Horus:



» d'Isis:



» d'Osiris:



» d'Amon:

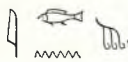
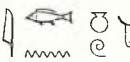


¹ Cf. aussi Sphinx, XII, p. 18.

Chapelle d'Harmachis: 

» de Ptah: 

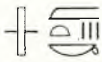
Cette leçon nous apprend que la préposition  est souvent employée à la place de .

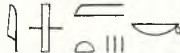
Le complément direct du verbe *stout* s'écrit, d'après le texte hiératique, , cf.  (chap. 14). Ce

terme ne doit pas être rapproché de , car on retrouve dans les textes égyptiens un mot *annou* dont le sens est: «forme matérielle, individualité, personnalité»¹. Par conséquent nous devons garder le mot tel qu'il est. Les rituels d'Abydos emploient un autre terme:

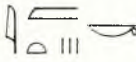
Chapelle d'Horus: 

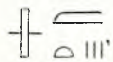
» d'Isis: 

» d'Osiris: 

» d'Amon: 

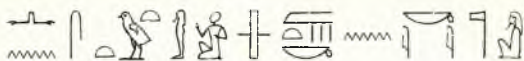
» d'Harmachis: le complément direct du verbe *stout* a été omis

» de Ptah: 

Pour déterminer le sens de ce terme je voudrais attirer l'attention au groupe , var.  qui se retrouve au

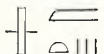
¹ Cf. ce que j'ai dit à ce sujet dans le Sphinx XII, p. 18.

Dictionnaire de Brugsch, Suppl., p. 71. Brugsch a cité, à titre d'exemple, le passage suivant des rituels d'Abydos:

 (Chap. d'Osiris).

La traduction: «nicht habe ich zusammengestellt dein liebenswürdiges Wesen mit dem eines anderen Gottes» nous apprend qu'il a considéré le groupe en question comme une variante

de  «grâce» qui dérive du radical . Cette conception est, d'une certaine façon, trop exclusive dans cet

ordre d'idées. Le groupe  ayant le sens propre: «ce qui est au dedans de toi», il est aussi juste de croire qu'on a mis le contenu pour le contenant. Cette explication nous permet de raccorder les deux termes *annou-ek* et *amt-ek* à une notion identique: «individualité, personnalité». Je préfère donc traduire: «je ne rapproche pas ta personnalité de celle d'un autre dieu».

L'analyse que j'ai faite ci-avant des formules du chapitre 15 du rituel divin d'après le papyrus d'Amon me porte à croire qu'il sera utile d'examiner la traduction de ce texte égyptien. Je n'ai pas l'intention de publier une étude qui fera double emploi avec le travail de M. Moret. Le texte hiératique du rituel d'Amon servira de base de la nouvelle traduction. Aussi loin qu'il me sera possible, je reproduirai les variantes que donnent les rituels d'Abydos et le rituel de Mout.

Observations

sur

l'ouvrage de MM. Lortet et Gaillard: «La
faune momifiée de l'ancienne Égypte».¹

Par

E. O. Arenander.

Parmi les travaux qui ont paru sur l'histoire des animaux domestiques en Égypte, l'ouvrage de MM. Lortet et Gaillard «La faune momifiée de l'ancienne Égypte» occupe une place du premier ordre. Les deux éditeurs possèdent leur sujet et ils ont eu l'avantage de disposer de riches matériaux provenant d'Égypte et du Musée d'Histoire naturelle de Lyon.

L'ouvrage est rédigé avec une netteté admirable et avec l'exactitude qui caractérise les œuvres publiées par des savants français. La composition du texte a été faite avec solidité; quant à l'illustration qui l'accompagne, toutes les planches ont été exécutées d'une grandeur commode et qui permet au lecteur de faire l'examen détaillé des crânes, des squelettes et des momies qu'on a décrits. Les figures qui représentent des animaux de la faune actuelle et qui ont été communiquées à titre de comparaison sont dessinées avec main de maître.

¹ LORTET et GAILLARD, La faune momifiée de l'ancienne Égypte, t. I—V. Lyon 1903, 1907—1909. [Archives de Museum d'histoire naturelle de Lyon].

La description des animaux, de leurs crânes, etc., est précise et logique. Lorsque les deux auteurs ont été obligés de recourir à des hypothèses, on peut constater qu'ils ont basé leur raisonnement sur un amas de faits réels. C'est ainsi, p. ex., qu'on a bien considéré toutes les découvertes que la science égyptologique a faites relatives aux animaux domestiques dans la vieille Égypte. Grâce à cette manière de procéder, on retrouve dans l'ouvrage des auteurs des documents intéressants et de nature à nous renseigner sur l'âge des types décrits et sur la région d'où ils proviennent. Tout bien pesé, il faut reconnaître que le travail de MM. Lortet et Gaillard est un chef-d'œuvre.

Cependant l'ouvrage présente une lacune qu'il sera facile de combler. On n'a pas fait une place assez large aux résultats qu'on peut gagner par les mensurations des grandes bêtes — boeufs, moutons, chèvres. Il paraît que nos deux grands naturalistes hésitent à reconnaître la valeur de la méthode de mensuration, et voici les raisons qu'ils ont alléguées contre cette manière de procéder (*op. cit.*, I, p. 50):

«Nous donnons ici ces mesures et ces chiffres pour ce qu'ils valent, c'est-à-dire pour fort peu de chose; nous les considérons comme étant d'une importance très minime au point de vue de la détermination des races. Si les anthropologistes et certains zoologistes ne se bornaient pas exclusivement à l'étude de certains types, mais s'ils appliquaient leurs procédés de mensuration ou leurs statistiques numériques à d'autres formes, à des plantes par exemple, ils reconnaîtraient facilement le peu de valeur que peuvent avoir les méthodes des chiffres et des mesures, lorsqu'on veut les faire servir à la morphologie des êtres vivants qui sont éminemment variables, et qui se trouvent toujours dans un état de transformation constante due aux influences du milieu et à celles de la lutte pour la vie.

«Les procédés de mensurations, les statistiques basées sur

des résultats numériques, quel que soit l'arrangement sous lequel on les présente, sont la négation de la grande loi du transformisme qui, aujourd'hui, est cependant acceptée par tous les naturalistes. On peut se demander alors, dans quel but on mesure des êtres dont les organes changent sans cesse de formes, de rapports et de dimensions.

«Ce que nous nous permettons d'affirmer ainsi nous semble parfaitement prouvé par ce qui se passe en anthropologie, où les observateurs se sont donné libre carrière pour aligner, dans de superbes tableaux, mesures sur mesures, chiffres sur chiffres, rapports sur rapports, et tout cela pour arriver à un résultat à peu près nul. Aucune découverte, tant soit peu intéressante, n'a été faite en anthropologie par de pareils procédés. Tout ce que certains observateurs ont pu affirmer à la suite de mesures, accomplies avec une patience de bénédictins, avait été dit avant eux par les historiens, les linguistes et les naturalistes de la vieille école. Appliqués à certains types humains offrant un grand intérêt, les Égyptiens par exemple, ces procédés n'ont donné absolument aucun résultat sur la parenté ou l'origine de ces vieux pères de notre civilisation actuelle.

«Les méthodes de mensurations, lorsqu'on veut s'en servir pour l'étude des races animales domestiques, n'ont donné aussi que des résultats d'une très minime importance. Et comment, du reste, pourrait-il en être autrement, puisque ces animaux subissent tant de modifications profondes, par suite des croisements de toute nature et des influences savantes mises en œuvre par les éleveurs de tous les âges et de tous les pays?» —

Cette critique des mensurations de crânes, etc., contient bien des vérités, mais sans doute elle est trop sévère. C'est une faute de la part des partisans des mensurations que d'exagérer l'importance de cette méthode et d'en pousser l'emploi in absurdum. Toutefois c'est aussi une faute de la négliger complètement.

Pour porter un jugement de cette critique des mensurations on peut dire qu'elle est justifiée seulement lorsqu'il est question des mensuration à l'aide desquelles on a tiré des conclusions trop absolues. Il y a des personnes qui ont l'habitude de généraliser et d'agrandir la portée des méthodes qu'ils ont employées. Si l'on étudie les mensurations faites dans ce but, il est juste de dire que les résultats sont souvent minimes. Il est facile d'en citer des exemples qui semblent appuyer la critique citée ci-avant. Pourtant il n'y a pas lieu d'abandonner la méthode de mensuration, si toutefois on la met en pratique d'une manière logique. M. Julius Kühn dit: «sans mesure et poids on oscille dans l'obscurité», et M. Cornevin¹ nous apprend, d'une manière claire, la valeur des mensurations dans l'étude zootechnique et zoologique, quand il dit: *«Chaque fois qu'on peut exprimer par des chiffres les rapports de deux choses on doit le faire, parce que les chiffres rectifient ce que le jugement a de trop personnel, écartent les erreurs, dues aux impressions d'ensemble ou à un jugement rapide»*.

Les mensurations apportent aux descriptions des crânes, des squelettes, des bêtes vivantes, etc., l'objectivité qu'on désire obtenir. Elles sont d'ailleurs indispensables, lorsqu'il s'agit de comparer des êtres et des objets, surtout quand ils sont éloignés les uns des autres. Les mesures absolues sont de la plus grande valeur, car elles expriment le résultat d'une opération primaire qui donne les contours fixes aux descriptions qui faute de ce moyen de procéder seraient un peu vagues. Les chiffres relatifs n'ont pas la même importance, bien qu'en certains cas ils soient instructifs. Il faut les user avec prudence. Je ne veux pas nier qu'une description qui ne tient pas compte des mensurations n'ait une certaine objectivité, mais les chiffres sont indispensables pour arriver à un résultat satisfaisant et pour éviter un jugement per-

¹ CORNEVIN, Traité de Zootechnie générale, 1891.

sonnel. Par conséquent je ne crois pas qu'il est juste de dire que «les mesures et les chiffres valent fort peu de chose».

Je passe maintenant à examiner quelques points de la critique reproduite plus haut. Tout d'abord — parce que les races ont une certaine grandeur et présentent à l'ordinaire un type très déterminé — je voudrais souligner qu'il est clair que les mesures servent justement à «déterminer les races».

Quant aux plantes c'est précisément les mesures des fèves qui ont permis à M. le Prof. W. Johanssen¹ à découvrir la loi des «lignes pures» (des petits espèces). Les recherches modernes sur l'hérédité (Mendelismus) se basent aussi sur les mesures et les chiffres². Les travaux, exécutés à Svalöf, pour améliorer la semence suédoise ont été entrepris à l'aide de mensurations et de chiffres.³

Il est dit que «les êtres vivants sont éminemment variables» et qu'ils «se trouvent toujours dans un état de transformation constante. C'est juste, mais il faut se souvenir que certains types morphologiques se sont maintenues très constants ou relativement invariables pendant des temps assez longs, p. ex. si l'on compare différents crânes du bos primigenius («Aurochs») qui pendant un grand espace de temps a été répandu dans toute l'Europe: en Grand-Bretagne⁴, en France⁵, en Allemagne⁶, en Danemark⁷, en Suède⁸, en Suisse⁹, en Russie¹⁰, dans l'Asie Mineure¹¹ et dans l'Afrique

¹ W. JOHANSSEN, *Elemente der exakten Erblichkeitslehre*. Jena 1909, p. 134 et suiv.

² OSCAR HAGEN, *Arvelighedsforskning*. Kristiania 1912.

³ Sveriges Utsädesförenings Tidskrift 1901—1913.

⁴ R. LYDEKKER, *The ox and its kindred*. London 1912, p. 20.

⁵ CH. CORNEVIN, *Zootechnie générale*. Paris 1891, p. 61.

⁶ KELLER, CONRAD, *Die Abstammung der ältesten Haustiere*. Zürich 1902, p. 128. WILCKENS, *Die Rinderrassen Europas*, p. 38. Berlin 1885.

⁷ WINGE, HERLUF, *Danmarks fauna*. København 1908, p. 189.

⁸ S. NILSSON, *Skandinavisk Fauna*. Lund 1847, p. 538. — ARENANDER, E. O., *Rödkullorna på Ellesbo*. Upsala 1911, p. 24.

⁹ RÜTIMEYER, L., *Die Fauna der Pfahlbauten*. Zürich 1862, p. 136.

¹⁰ A. VON MIDDENDORFF, *Landv. Jahrbücher*. Berlin 1883, p. 328, Taf. II.

¹¹ KELLER, CONRAD, *Die Abstammung der ältesten Haustiere*. Zürich 1902, p. 130.

du Nord¹. Les crânes de ce boeuf sauvage se sont amassés dans la terre pendant des milliers d'années, et ils sont presque partout du même type avec peu de variations. Ajoutons que les races des boeufs domestiques, qui tirent leur origine du boeuf sauvage («Aurochs») et qui n'ont pas été croisées avec d'autres types, ont conservé à peu près le même type, p. ex. la race du pays en Suède², la race du Télémarch en Norvège³, les bêtes du forêt («wild white cattle») en Angleterre⁴, etc., et cela en dépit de tous les croisements et tous les influences dûs à la sélection et à la domestication.

Un savant suédois, M. G. H. Kindberg⁵, a prouvé que les Metatarsiens et les Metacarpiens des ruminants sont constants et significatifs quant aux mesures et aux relations des différents types naturels.

J'ai poursuivi les recherches et j'ai cru pouvoir les confirmer (voir ci-dessous). Il est intéressant d'observer que pour ce qui est de la constance, la proportion de la longueur et de l'épaisseur (largeur) minimantes est tout à fait la même chez les Metacarpalia de *bos taurus brachyceros* en Suède⁶ et en Hollande⁷, chez une vache-type de la race du pays dans le Nord de la Suède et chez une vache du type de boeuf d'urus⁶ au Musée de la Landwirtschaftliche Hochschule à Berlin. En dépit de la domestication, du temps et de la distance les proportions sont égales les unes aux autres.

¹ LYDEKKER, R., *The ox and its kindred*. London 1912, p. 66.

² ARENANDER, E. O., *Landtrastyperna i Bohuslän och Dalsland*. Upsala 1911, p. 6.

³ HOLTSMARK, BERNT, *Husdyrlære*. Christiania 1908, p. 246.

⁴ RÜTIMEYER, L., *Natürliche Geschichte des Rindes*. Zürich 1867, p. 133, pl. II.

⁵ KINDBERG, *Undersökningar rörande djurens historia*. Vetenskapsakademien Handlingar, 1869, p. 465.

⁶ ARENANDER, E. O., *Studien*, etc. 1897, p. 163 et suiv.

⁷ Provenant d'un "Terpe" près de Leewarden.

Metacarpalia	Longueur	Largeur supérieure	Largeur minime	Largeur inférieure	Relation entre longueur et largeur minimes
	m. m.	m. m.	m. m.	m. m.	m. m.
Renne (<i>Rangifer tarandus</i> L.)	168	34,0	22,0	40,5	8,50
Vache (<i>Bos taurus akeratos</i>)	198	56,9	28,3	55,4	7,00
Vache (<i>Bos taurus brachyceros</i> , Scanie, Suède)	190	47,5	23,0	47,5	7,60
Vache (<i>Bos taurus brachyceros</i> , Terpen, Hollande)	180	51,5	24,1	51,3	7,63
Vache (<i>Bos primigenius</i> , Berlin, Allemagne)	278	79,0	46,5	82,5	6,00
Vache (<i>Bos taurus primigenius</i> , Jock-du pays mock, Suède)	189,8	62,5	31,8	55,7	5,97

Si l'on porte l'attention aux bêtes sans cornes (*bos taurus akeratos*), on peut faire les mêmes observations. Les crânes de ce type en Suède¹ ont tout à fait la même configuration que les crânes trouvés dans l'ancienne Égypte² environ 2100 avant J. C. Ce type est constant chez toutes les bêtes sans cornes vivantes dans le Nord de l'Europe: en Russie³, en Finlande⁴, en Norvège et en Angleterre⁴. On trouve le même type aussi dans les «terpen»⁵ de la Hollande et dans les habitations lacustres⁶ de la Suisse. On peut aussi observer que la longueur du front et du crâne entier est identique, à peu près en millimètres, chez les crânes des boeufs sans cornes, trouvés en Égypte, et chez les individus vivants en Suède de la même race (chiffre moyen de 32 mensurations).

Tout cela démontre que la constance des formes morphologiques chez nos bêtes domestiques et chez les bêtes sauvages s'est conservée pendant des milliers d'années.

¹ ARENANDER, E. O., Rödskullorna på Ellesbo, p. 18.

² LORTET et GALLARD, La faune momifiée, II, p. 60.

³ MIDDENDORFF, Rindvieh des nördl. Russlands. 1888.

⁴ ARENANDER, E. O., Studien etc. Pl. I, fig. 1, p. 12.

⁵ BAKKER, O. S., Geschichte des Rindes in Holland. Maastricht 1909, p. 40.

⁶ ARENANDER, E. O., Studien, etc., p. 83, pl. IV.

La question est de savoir comment il en est des races du pays («Landrassen») dont la sélection méthodique, l'élevage rationnel et le croisement systématique ont modifié les types. Parmi les races cultivées («Kulturrassen») les plus difficiles de distinguer sont les types morphologiques qui y ont été entremêlés. Pour arriver à élucider cette question il faut essayer de faire attention à l'influence que le milieu et la culture ont exercée sur la conformation des types naturels.

Pour ce qui est du milieu on doit considérer l'influence que le sol, la végétation et le climat ont eue sur le développement des animaux. Dans un pays montagneux les animaux ont les jambes, le corps et la squelette plus forts et plus robustes que dans un pays de plaines. Dans les alpes de la Suisse, par exemple, les *brachyceros* ont perdu la gracilité de la squelette et des jambes qui deviennent plus fortes et plus épaisses que dans les plaines. Dans des pays-bas les bêtes deviennent plus grandes et plus souples.

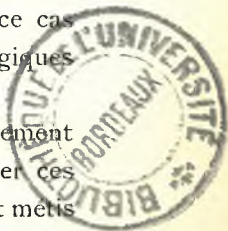
La culture comprend toutes les actions que les éleveurs exercent sur les bêtes domestiques pour les modifier dans différents buts économiques: pour produire de la viande, du lait et pour augmenter la force motrice. En premier lieu c'est le changement de la nourriture qui est significatif de l'élevage; mais la sélection faite par les éleveurs produit aussi des changements, en tant qu'on veut produire des individus qui peuvent être utiles au point de vue de l'économie. C'est ainsi, p. ex., pour augmenter la production de la viande qu'on s'efforce à élever des vaches qui ont le cou court et épais, le corps court et cylindrique, la tête et les jambes petites et fines. Une vache à lait doit avoir le cou long et mince, le corps long et conique etc.

La gymnastique fonctionnelle peut aussi modifier les individus, si l'on l'applique aux animaux depuis leur jeunesse.

Des croisements systématiques peuvent encore modifier les différents types.

Lorsqu'il s'agit de déterminer si l'on se trouve devant un type naturel (constant) ou un type inconstant, il est nécessaire de se rappeler, que toutes les modifications dues au milieu, à la culture ou au croisement qui aux yeux des observateurs paraissent si grandes et si complètes n'ont qu'un effet passager, quand il est question des caractères morphologiques, et que les vieux caractères morphologiques qui ont été entremêlés, commencent de se faire valoir de nouveau, aussitôt que l'influence du milieu aura cessé: c'est-à-dire que la force des types naturels apparaît de nouveau, aussitôt que les circonstances répressives ont disparu. On ne doit pas oublier que tous ces formes *intermédiaires et mixtes* ne sont pas constantes, mais seulement inconstantes.

Il n'en est pas de même, lorsque quant aux races du pays («Landrassen») on a produit les individus par sélection (Inzucht) ou par consanguinité (Incestzucht). Dans ce cas on retrouve ordinairement les types naturels morphologiques bien nets.

C'est une grande faute qu'on a commise ordinairement dans les études ostéologiques que de ne pas considérer ces choses, pour ensuite mettre de telles formes passagères et méti-

 ses comme équivalents aux formes qui ont été les mêmes pendant siècles et dans bien des pays différents (p. ex. *bos akeratos*).

Ce sont ces formes inconstantes et mixtes ou intermédiaires — on peut le dire — qui se trouvent dans «un état de transformation constante», mais cela ne s'applique pas à toutes les formes, ou aux formes qui en dépit de croisement etc., ont existé pendant des milliers d'années.

Quant aux mensurations elles doivent s'étendre surtout aux crânes et aux autres parties de la squelette qui, au point de vue systématique, sont d'une grande importance: à metacarpiens et à metatarsiens, au femur, au sacrum etc. — Elles peuvent aussi s'étendre à une squelette typique entière. — Les savants, qui on fait des mensurations plus ou moins com-

plètes quant au crâne sont: L. Rütimeyer¹, M. Wilckens², A. von Middendorff³, J. U. Duerst⁴, E. O. Arenander⁵, etc. Quant aux metatarsiens et metacarpiens: A. H. Kindberg⁶, E. O. Arenander⁷. Des squelettes complètes ont été mesurées par Nörner⁸, O. Frangez⁹, et d'autres encore. Dans un petit supplément à la faune momifiée il serait très facile d'amasser les mesures faites de tous les grands crânes etc., qui sont décrits et dessinés dans les parties précédentes de la faune momifiée de l'ancienne Égypte. La raison qui m'a porté à faire ces petites remarques, ce n'est pas l'envie de critiquer, mais seulement le souhait de voir l'excellente faune momifiée de l'ancienne l'Égypte aussi complète et instructive que possible, car ce travail me semble destiné à devenir une source inépuisable, quand il s'agit d'étudier les problèmes de l'origine de nos animaux domestiques et les rapports qui existent entre les animaux domestiques de l'Égypte et ceux d'autres pays. Par les études de Conrad Keller¹⁰ il semble que les animaux domestiques de l'ancienne l'Égypte on exercé une plus grande influence sur les animaux domestiques de la Méditerranée qu'on ne l'a pas cru jusqu'ici.

¹ RÜTIMEYER, Fauna der Pfahlbauten. Natürl. Geschichte des Rindes.

² M. WILCKENS, Rinderrassen Mitteleuropas. Berlin 1885, p. 33.

³ A. V. MIDDENDORFF, Landwirthschaft. Jahrbücher 1888, p. 278 et suiv.

⁴ DUERST, J. M., — Die Rinder, Babylonien etc. Berlin 1899, p. 68.

— Animal remains from Anau. Washington.

⁵ ARENANDER, Studien I. c. h., p. 61 et suiv.

⁶ KINDBERG, H. G., Undersökningar I. c. p. 359, 465 etc.

⁷ ARENANDER, E. O., Studien, p. 105 (121).

⁸ NÖRNER, Das Schweizer Fleckvieh. Berlin 1893, p. 183.

⁹ FRANGEZ, OTTO, Die Busa. Agram 1903, p. 65 et suiv.

¹⁰ CONRAD KELLER, Studien über die Haustiere der Mittelmeer-Inseln. Zürich 1911. —

Ultuna, près d'Upsala, novembre 1915.

E. O. Arenander.

HALL, H. R. Letters of Champollion Le Jeune and of Seyffarth to Sir William Gell. [The Journal of Egyptian Archaeology, Vol. II, 2, avril 1915, pp. 76—87].

On a eu la complaisance de m'adresser le volume II, fasc. 2 (avril 1915) de le Journal of Egyptian Archaeology, publié par l'Egypt Exploration Fund. Le numéro contient une série de mémoires qu'on lit avec plaisir.

Cet envoi m'est arrivé en même temps que j'ai eu la lettre suivante de l'éditeur M. Walker:

«My dear Sir,

I am sending, by this post, for your acceptance, a copy of the April number of the 'Journal of Egyptian Archaeology'. It contains an interesting communication, which you may like to see, from Mr. H. R. Hall, of the Egyptian Department of the British Museum, on some letters of Champollion le Jeune, which have lately come to light. Mr. Hall will continue the subject in the October number of the 'Journal'.

Let me take this opportunity of saying how delighted we should be if you could spare time to write an article for the pages of the 'Journal'. It would receive a warm welcome.

Believe me, dear Sir, etc.

F. G. Walker

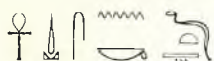
Editor.»

Pour répondre au désir de M. Walker je ferai un court compte rendu de l'article en question. Je tiens à exprimer

ma vive reconnaissance de ce gracieux envoi et de l'occasion qu'on m'a fournie de communiquer dans cette revue les observations importantes de M. Hall.

«The two letters of Champollion and one of Seyffarth, écrit M. Hall, have been found among some literary MSS. of the late Sir William Gell (Byron's 'classic Gell'), the well-known amateur antiquary, wick were left with Sir Charles Newton at the British Museum many years ago by Sir William's great friend and literary executor, the Hon. Keppel Craven, and have since remained in the Department of Greek and Roman Antiquities. I am indebted for my knowledge of them to Mr. Arthur H. Smith, the present Keeper, and as they are unpublished, it seemed to me that, in view of their interest to Egyptological students, they should be made known. The collection comprises also letters on Egyptological subjects from the late Sir (then Mr.) James Gardner Wilkinson, from Salt, from Bunsen, and from James Burton, besides epistles on purely classical matters from various *savans* of the day, Gail, Barbié du Bocage, Isambert, Kruse, and others. These last do not concern us, and in any case they have none of the interest of the Egyptological communications, most of which are decidedly worth printing. These will appear in the *Journal of Egyptian Archaeology*, beginning in this number with the two from Champollion and the one from the unhappily misguided Seyffarth. In this Seyffarth describes his supposed discovery of the Turin Papyrus (Champollion had really discovered it already) and his unlucky mending of it, and girds at the 'Champollionistes' for their ridicule of his hieroglyphical 'system'.»

La première de ces deux lettres de Champollion Le Jeune est en date du 4 février 1826. J'en reproduis les premières lignes :



Paris le 4 Février 1826

Recevez vous dans cette lettre, mon cher ,

avec le sourire gracieux de la divine Athôr lorsqu'elle voit le dieu Phtha boîter un peu moins qu'à l'ordinaire! Il y a longtemps que, selon mon cœur, j'aurais dû vous écrire; je pourrais alléguer une raison que vous sentiriez bien mieux que tout autre, la goutte, qui m'a fait une visite aussitôt que j'ai en perdu de vue les campagnes d'Ausonie. Elle me retint 15 jours à Grenoble et m'empêcha d'arriver aussi vite à Paris que les intérêts des Dieux et des Pharaons paraissent l'exiger.

La suite de la lettre nous apprend qu'il est venu à Paris assez à temps «pour arrêter les entreprises des *Hykschos* et des  (coq) *Impurs* qui manœuvraient pour faire refuser au Louvre une place digne de toute la majesté Egyptienne». Les travaux pour installer au Louvre un Musée Egyptien le préoccupèrent vivement, mais il affirme qu'il a obtenu ce qu'il voulait. Il parle de son départ pour l'Égypte et passe ensuite à la discussion de quelques points importants concernant le déchiffrement des hiéroglyphes et la marche de ses propres travaux.

«N'avez vous point été ébranlé, écrit-il, par les doctes arguments de Lanci contre nos hiéroglyphes? Il faut avouer que ce garçon là joue bien de malheur! ce que je connais de plus bouffon et de plus ridicule au monde est son explication du prétendu *Scarabée Phœnico-Egyptien* du pauvre général Köller; le dit scarabée n'est pas plus Phénicien que je ne suis Carthaginois». Depuis son retour à Paris il donna tout le temps dont il pouvait disposer à la rédaction du Dictionnaire hiéroglyphique. Il déclare qu'il est enfin fixé sur la correspondance exacte de plusieurs caractères phonétiques avec les lettres de

l'alphabet copte dans les mots purement égyptiens. Il en donne plusieurs exemples qui sont significatifs de la méthode de travailler. Dans un post-scriptum Champollion a ajouté les lignes suivantes que nous devons retenir: «L'Edinburgh Review contient une longue analyse de mon système hiéroglyphique et selon l'usage il fait honneur de toutes les bases au Docteur Young. Je ne réclamerai point, je laisse à ceux qui connaissent la matière le soin de distinguer équitablement ce que j'ai fait et ce qui appartient aux autres, et de dire dans quel état j'ai pris les études égyptiennes et le point auquel je les ai poussées».

La deuxième lettre est datée le 12 Septembre 1827. Champollion y parle de son voyage d'Égypte. Les choses n'avaient pas marché aussi vite qu'il l'avait désiré. On n'avait pas voulu entendre parler du départ avant que l'organisation du Musée Royal Égyptien ne fut terminée. Il parle aussi des relations qu'il a eues avec Young. »Vous savez, écrit Champollion, que je suis disposé à rendre justice entière au Dr. Young et ce n'est pas moi qui remuerai jamais cette querelle littéraire, qu'il eut mieux valu laisser suivre par les intéressés eux mêmes. Ce sont les journalistes seuls qui l'ont envenimée. Pour moi je n'en pense plus et suis tout disposé à reprendre avec Mr. Young qui *le premier* a cessé d'avoir des relations de correspondance avec moi, tous les anciens rapports d'amitié que je lui avais voués. La science ne pourrait que gagner à ce bon accord; et *je viens de faire le premier pas* en lui écrivant *hier* pour lui offrir mes services à Paris et lui procurer les calques ou dessins de monuments qui peuvent l'intéresser. Il ne tient qu'à lui de nous retrouver sur l'ancien pied et vous me rendrez toute justice si la chose ne tourne point comme je le souhaite dans la sincérité de mon cœur —. Basta così.»

Autre sujet est l'affaire concernant la publication des obélisques. Champollion confie en peu de lignes à M. Gell de surveiller la correction des épreuves. M. Hall nous donne un compte rendu de cette affaire en publiant la lettre en date du 16 janvier 1915 qu'il a eue de M. Ch. de la Roncière, Conservateur des Imprimés à la Bibliothèque Nationale, Paris. Nous y lisons: «L'article qui vous intéresse dans la *Revue de bibliographie analytique* de Miller et Aubenas (T. III, 1842, pp. 648—666), est de J.-J. Champollion-Figeac. Il est consacré à l'ouvrage d'Ungarelli intitulé *Interpretatio Obeliscorum Urbis ad Gregorium XVI Pontificem Maximum digesta*, per Aloisium Mariam Ungarellum. Romae, 1842, in-fol. J.-J. Champollion-Figeac, dans le critique de l'ouvrage d'Ungarelli, est amené à en faire de copieuses citations. C'est dans l'une de ces citations qu'il est question de la lettre de Champollion à Gell.

«Des dessins des obélisques de Naples et Bénévent, Champollion attendait une nouvelle épreuve afin, 'disait-il, de mettre la dernière main au texte explicatif qu'il composait, mais en réalité (affirme M. Ungarelli) il ne l'avait point commencé'. . . .»

On voit que Ungarelli prend Champollion vivement à partie. Le jugement qu'il a rédigé est par trop personnel.

Champollion parle ensuite des signes déterminatifs. C'est un point capital de sa lettre.

Les fac-similés qui illustrent l'article de M. Hall rendent possible de vérifier la reproduction de ces documents intéressants.

Upsala, décembre 1915

Ernst Akmar.

Notice.

Le Directeur de *Le Sphinx* a changé de nom. Prière d'enregistrer le nouveau nom AKMAR à la place de Andersson et d'adresser toute la correspondance à

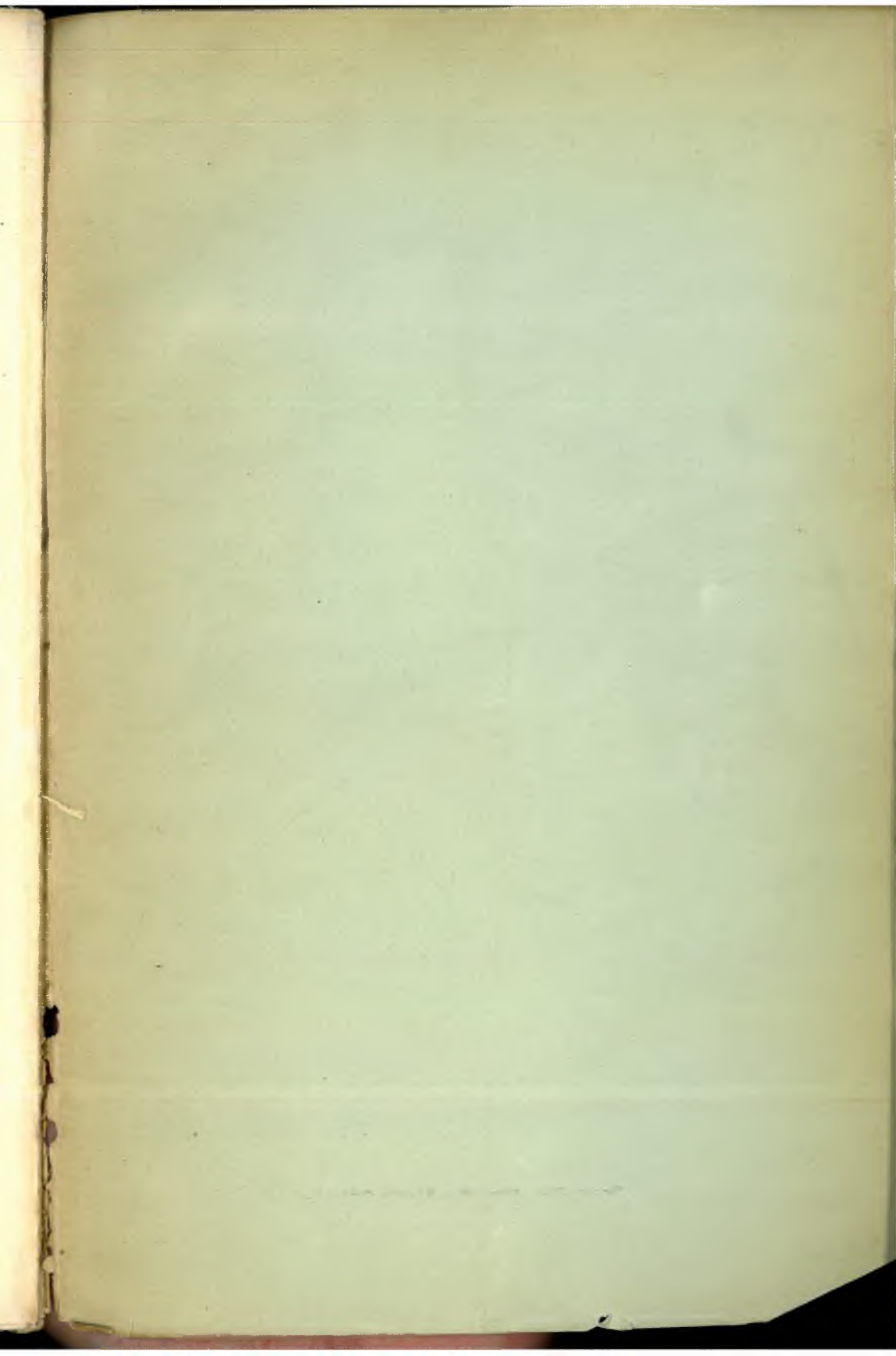
M. Ernst Akmar
Sphinx
Upsala.

Pour des motifs pratiques on a conservé le nom Andersson sur la couverture de ce numéro et sur le feuillet du titre du tome XIX.

Par ce numéro je termine le volume XIX de *Le Sphinx*. Les circonstances ne sont pas bonnes pour continuer, cette année, la publication de la revue. Je suis contraint de céder à la nécessité. Je profite de l'occasion pour prier mes lecteurs de vouloir bien être indulgents pour cette modification.

Upsala, décembre 1915.

Le Directeur de Le Sphinx.



Uppsala 1915. Almqvist & Wiksells Boktryckeri-A.-B.